SOMMAIRE

COMMENTAIRES, MODIFICATIONS ET ADDITIONS A LA LISTE DES OISEAUX DE L'INDOCHINE FRANÇAISE

par Jean DELACOUR

(*Suite*)

519. **Myiophoneus coeruleus coeruleus**

N'a jamais été trouvé au Cambodge.

520. **Myiophoneus coeruleus eugenei**

Ne se trouve pas au Cambodge où il a été signalé par erreur.

520 bis. **Myiophoneus coeruleus crassirostris**

Myiophoneus crassirostris Robinson, Bull. Brit. Orn. Club, 25, 1910, p. 99 : Trang, Peninsular Siam.

Les exemplaires du Bokor appartiennent à cette sous-espèce au gros bec, aux taches blanches sur les couvertures moyennes des ailes, et aux larges plages blanches des plumes des flancs, de l'abdomen et du bas du dos.

523. **Acrocephalus stentoreus orientalis**

Cette Rousserolle ne visite l'Indochine qu'en hiver. E. Stresemann et J. Arnold, qui ont récemment étudié ces oiseaux (Journal Bombay N.H. Soc., 48, 1949, pp. 429-443), la considèrent, provisoirement, comme une espèce particulière. Nous la classons, au contraire, comme une sous-espèce de *A. stentoreus*, dont elle constitue la forme nordique migratrice. Son aire de reproduction est nettement isolée de celle des autres formes. Par ses caractères



généraux, notamment par la forme de son bec, et par son chant, elle est certainement plus proche de *stentoreus* que de *arundinaceus*. Cette dernière forme ne peut être considérée comme conspécifique avec *stentoreus*, car elle niche sur le même territoire que *A. s. brunnescens* dans une assez vaste région au Sud et à l'Est de la Mer d'Aral.

A. s. brunnescens niche dans le Nord de l'Indochine et paraît se déplacer quelque peu vers le Sud en hiver, puisque nous l'avons trouvée dans le Centre-Annam. Son aire de reproduction en Indochine et en Chine méridionale est d'ailleurs encore mal connue. Il est même possible que cette population orientale diffère légèrement de celle de l'Inde, mais il est impossible d'en décider avec le matériel réduit à notre disposition.

528. Bradypterus taczanowskius taczanowskius

529. Bradypterus luteoventris ticehursti

Deignan, Proc. Biol. Soc. Washington, 56, 1943, pp. 70-71. New name for *Tribura luteoventris saturatus* Ticehurst (Ibis, 1941, pp. 318-319) : Thayetmyo-Mimbu border, S. Chin Hills.

Les exemplaires nord-indochinois appartiennent à cette sous-espèce.

Pour l'usage du terme générique *Bradypterus* voir ma révision (Ibis 1942, pp. 509-519, et 1943, pp. 29-40).

535. Orthotomus cucullatus coronatus

Le nombre différent de rectrices ne justifie pas le genre *Phyllergates*. Rapporté à l'espèce *cucullatus*; trouvé aussi aux Monts des Cardamomes, Cambodge.

538. Prinia hodgsoni confusa

Deignan, Smithson, Misc. Coll., 103, n° 3, 1942, p. 6 : Mengtze, S.E. Yunnan.

Franklinia devient synonyme de *Prinia*, la seule différence dans le nombre de rectrices étant insuffisante pour justifier un genre particulier; *gracilis* devient alors antédaté et est remplacé par *Hodgsoni*. Deignan (Smithson.

Misc. Coll., 103, 1942, N° 3, pp. 1-12) a révisé les espèces et sous-espèces de *Prinia* asiatiques et je suis d'accord avec ses conclusions, auxquelles je renvoie le lecteur.

La forme, trouvée au Tonkin et au Laos, est *confusa*.

538 bis. **Prinia hodgsoni erro**

Deignan, Smithson. Misc. Coll. 103, N° 3, 1942, pp. 7-8 : Chiengmai, N. Siam.

Cette forme plus foncée habite le Sud de l'Indochine.

538 ter. **Prinia rufescens rufescens**

Nord de l'Indochine.

538 quater. **Prinia rufescens dalatensis**

Riley, Proc. Biol. Soc. Washington, 53, 1940, p. 79 : Finmon, S. Annam.

C'est la forme propre au Sud de l'Indochine.

539. **Megalurus palustris isabellinus**

Megalurus isabellinus Swainson, Animals in Menageries, 3, 1837, 291 : Assam.

Deignan (Auk, 63, 1946, pp. 282-283) a montré que ce nom, plus ancien que *andrewsi* (1921), doit être usité pour les oiseaux asiatiques.

540. **Phragmaticola aedon rufescens**

Stegmann, Jour. f. Orn., 77, 1929, pp. 250-251 : Amurland.

C'est cette forme qui hiverne en Indochine.

548. **Phylloscopus maculipennis maculipennis**

Trouvé à haute altitude au Phu-Bia, Tranninh, par David-Beaulieu.

553 bis. **Phylloscopus reguloides fokiensis**

Ne se trouve pas dans le Sud-Annam.

555. Phylloscopus cantator cantator

556. Phylloscopus cantator ricketti

Ces deux formes sont conspécifiques, se remplaçant géographiquement.

563. Cettia diphone canturians

Pour l'emploi de *Cettia diphone*, voir Ibis, 1942, pp. 511, 512 et 518.

564. Cettia pallidipes laurentei (idem).

566. Cettia squameiceps (idem).

571-573. *Seicercus* est féminin, et les noms subspécifiques sont à accorder en conséquence : *tephrocephala, distincta, intermedia.*

576-580. Les espèces *superciliaris, schisticeps, albogularis* et *hodgsoni* sont placées dans le genre *Seicercus*, dont *Abroscopus* est considéré comme synonyme.

576. Seicercus superciliaris euthyma

Deignan, Proc. Biol. Soc. Washington, 60, 1947, pp. 22-23 : Pakha, Tonkin.

Les oiseaux du Tonkin et du Haut Laos appartiennent à cette nouvelle forme, semblable en plus petit à *schwaneri* de Borneo.

576 bis. Seicercus superciliaris superciliaris

Abrornis superciliaris Blyth, Journ. Asiat. Soc. Bengal, 28, 1859, p. 414 : Amherst District, Tenasserim.

Les oiseaux de l'Est du Laos et de l'Annam sont rapportés à cette forme distinguée par le ton plus clair du gris de la tête et du vert olive des parties supérieures. L'espèce a été récemment révisée par Deignan.

580 (798 ter). Pachycephala cinerea vandepolli

Pachycephala vandepolli Finsch, Notes Leyden Mus., XX, 1899, p. 224 : Tello Island, Batu Islands.

Les populations des côtes et des îles proches de Sumatra et des régions voisines, y compris le Siam et l'Indochine, appartiennent à cette sous-espèce un peu plus foncée que celles de Java (*butaloides*) et du Golfe du Bengale (*cinerea*).

581. Prinia atrogularis superciliaris

582. Prinia atrogularis klossi

Rapportés par Deignan au genre *Prinia*, dont *Suya* n'est qu'un synonyme, et à l'espèce *atrogularis*. Il est possible que *P. a. erythropleura* Walden, 1875 (Toungoo) se trouve aussi au Laos.

583. Prinia polychroa cooki

Rapporté par Deignan à l'espèce *polychroa*.

584. Prinia flaviventris delacouri

Deignan, Smithson. Misc. Coll., 103, N° 3, 1942, p. 9 : Chiengmai, N. Siam.

Remplace *flaviventris*.

589-593. *Spelaeornis* et *Pnoepyga* sont transférés aux Timaliinés, *Tesia* et *oligura* (= *Chlorotesia*) aux Sylviinés. Il n'y a pas de vrais Troglodytidés en Indochine (Ibis, 1942, pp. 514-515; L'Oiseau 1946, p. 161).

593. Oligura castaneo-coronata abadiei

Contrairement à ce qu'a déclaré Stuart Baker, le type du genre *Oligura* n'est pas *Tesia cyaniventer* mais bien *Sylvia castaneo-coronata* Burton 1938 = *Tesia flaviventris* Hodgson 1838, par désignation subséquente de J.-E. Gray (Cat. Gen. and Subgen. of Birds in the Brit.

Mus. 1855, p. 31). Le nom générique *Chlorotesia* que j'ai proposé (Ibis, 1942, p. 515) est donc un synonyme de *Oligura* Hodgson 1845.

587 bis. **Gerygone sulphurea**

Wallace, Proc. Zool. Soc. London 1863 (1864), p. 490 : Solor.

Berlioz a signalé (L'Oiseau, 1941, pp. 248-251) un couple et une ponte de cette espèce, recueillis en Cochinchine par Germain, et un autre spécimen dans la collection Boucard étiqueté « Cochinchine 1880, coll. Moreau. » Les oiseaux de Germain étaient étiquetés « *Abrornis viridanus.* »

C'est un oiseau malais confiné à la mangrove, qui n'a pas été retrouvé en Indochine depuis longtemps.

Des changements de groupement et de nomenclature ont été apportés dans ma révision « Les Timaliinés, » L'Oiseau, 1946, pp. 7-36, à laquelle je renvoie le lecteur.

589. **Spelaeornis caudatus kinneari**

Ripley (Auk, 67, 1950, pp. 390-391) a séparé comme espèces distinctes les formes *caudatus*, *longicaudatus* et *chocolatinus*, rapportant *kinneari* à cette dernière. Il s'appuie pour cela sur des notes manuscrites de Ticehurst et Whistler qui signalent un exemplaire de *longicaudatus* qui aurait été trouvé à Kedimai, Manipour, région où se rencontre normalement *chocolatinus*. Cet unique record ne paraît pas sans ambiguité. Ne s'agirait-il pas d'un individu anormal, ou d'un hybride racial ? Il paraît difficile d'accepter la séparation spécifique de formes très voisines, qui se remplacent géographiquement partout, à cette exception près, et jusqu'à plus ample information, il est préférable de continuer à n'accepter qu'une seule espèce pour toutes ces formes.

615. **Garrulax strepitans milleti**

Rapporté à l'espèce *strepitans*.

? 615 bis. **Garrulax strepitans ferrarius**

Se trouve très probablement aux Cardamomes (Cambodge).

616. **Garrulax maesi varennei**

617. **Garrulax maesi maesi**

630. **Pomatorhinus erythrogenys odicus**

Pomatorhinus macclellandi odicus Bangs et Phillips, Bull. Mus. Comp. Zool., Cambridge, LVIII, 1914, p. 286 : Mongtse.

Les oiseaux du Nord de l'Indochine et du Sud du Yunnan sont identiques; *minor* Del. et Jab. 1930, est un synonyme de *odicus*.

632. **Pomatorhinus hypoleucos tickelli**

Hume, Stray Feathers, 5, 1877, pp. 32-33 : Mt. Muleyit, Tenasserim.

La forme *laotianus* ne paraît être qu'une phase de plumage apparaissant dans tout le Siam et le nord de l'Indochine.

636. **Rimator malacoptilus pasquieri**

637-643. Le genre *Napothera* est synonymisé avec *Turdinus*.

641. **Turdinus brevicaudatus griseigularis**

Rapportée à cette espèce. Trouvé aux Cardamomes.

642 bis. **Turdinus epilepidotus laotianus**

Delacour, Bull. Brit. Orn. Club. 57, 1926, p. 17 : Xieng-Khouang (Laos).

Deignan (Birds of N. Thailand, 1945, p. 398) a montré que cette sous-espèce est valide pour les oiseaux du Haut Laos et des parties adjacentes du Siam. Ceux du Centre-Annam et du Moyen Laos se rapprochent de *clarus*. Il semble préférable de considérer toutes les formes comme

des sous-espèces de *epilepidotus*. Deux exemplaires de *lucillae* ont été trouvés à Maloewak, Sumatra, (800 m.), alors que *diluta*, assez différent, l'a été à très peu de distance, à Blangnanga (1.200 m.) ; mais cela peut s'expliquer par l'existence d'une espèce particulière, d'une variation altitudinale ou d'une phase de couleur.

Pellorneum ruficeps

Cette espèce commune, de distribution continue dans les régions boisées à basse et moyenne altitudes de l'Inde, des Pays Indochinois et de la Péninsule Malaise, n'avait jamais été étudiée, dans son ensemble, jusqu'en 1947. De nombreuses sous-espèces ne pouvaient manquer de s'être fixées, et dans sa révision (Smithson. Misc. Coll. 107, N° 14, 1947, pp. 1-20), Deignan a mis au point cette difficile question. Beaucoup d'ornithologistes ont tout d'abord été étonnés par le nombre considérable des sous-espèces admises. En ce qui concerne l'Indochine, j'ai dû reconnaître le bien fondé des conclusions de Deignan, et je me vois même obligé de décrire deux formes qu'il a suggérées sans aller plus loin. Les sous-espèces de cet oiseau terne sont, en effet, suffisamment définies par le ton général du plumage des parties supérieures, la forme et la couleur des macules de la poitrine, la teinte du fond du plumage des parties inférieures et celle de la couronne. Voici les sous-espèces de *Pellorneum ruficeps* rencontrées en Indochine :

649. Pellorneum ruficeps vividum

P. nipalense vividum La Touche, Bull. Brit. Orn. Cl., 42, 1921, p. 17 : Hokéou.

Cette forme, décrite de la frontière du Yunnan, occupe tout le Tonkin, sauf le Nord-Ouest, le Nord et le Centre de l'Annam. Elle a la couronne d'un roux foncé, le plumage supérieur d'un brun sombre, et les marques de la poitrine fortes.

649 bis. Pellorneum ruficeps oreum

Deignan, Smiths. Misc. Coll., 107, N° 14, 1947, pp. 16-17 : Muong Moun, Laichau, Tonkin.

Très proche de *vividum*, mais un peu plus clair, particulièrement la couronne et les marques de la poitrine. Se trouve dans le Nord-Ouest du Tonkin, le Haut et le Moyen Laos.

649 ter. **Pellorneum ruficeps ubonense**

Deignan, Ibid., p. 18 : Ban Chanuman, Ubon, E. Siam.

Cette forme de l'Est du Siam se trouve de l'autre côté du Mekong, au Bas Laos, Paksé, Saravane. Elle est nettement plus pâle et plus olivâtre; la couronne est d'un roux plus clair et plus brillant, et les parties inférieures sont moins lavées de fauve, presque blanches.

649 4ter. **Pellorneum ruficeps euroum**

Deignan, Ibid., p. 19 : Chanthaburi, S.E. Siam.

Très coloré, presqu'aussi foncé que *vividum*, et très proche de *oreum* mais un peu plus roussâtre en dessus. Habite le Sud-Est du Siam et le Cambodge.

649 5 ter. **Pellorneum ruficeps smithi**

Pellorneum smithi Riley, Proc. Biol. Soc. Washington, 37, 1924, p. 129 : Ko-Chang, off S.E. Siam.

Cette forme insulaire est la plus châtaine et la plus foncée de toutes; les parties inférieures sont lavées de roux foncé. Elle se trouve dans l'Ile de Phuquoc.

649 6ter. **Pellorneum ruficeps deignani** subp. nov.

Les deux seuls exemplaires du Sud Annam (Daban) conservés à Londres (♀) et à Washington (♂) diffèrent de ceux du Centre et du Nord Annam (*vividum*) par leurs parties supérieures plus claires, couronne d'un roux châtain plus vif; dos, ailes et queue d'un brun plus pâle et plus grisâtre, et par les stries plus larges de la poitrine, qui sont plus épaisses que dans aucune autre forme.

Type, ♂, Museum National, Washington, N° 278, 485, collecté à Daban, Sud-Annam, le 23 mars 1918, par C. Boden Kloss. Aile : 70; queue : 64; culmen : 14; tarse : 24 mm. Nommé en l'honneur de M. H.G. Deignan. Cette

sous-espèce est particulière au Sud-Annam et y paraît rare.

649 7ter. Pellorneum ruficeps dilloni subsp. nov.

Les exemplaires de la Cochinchine ressemblent à *ubonense* en dessus, mais ils sont encore plus fortement colorés en brun châtain, différant ainsi considérablement de *deignani* et de *vividum;* la couronne est à peine plus rousse que le dos et contraste peu. Parties inférieures fortement lavées de fauve, avec les marques de la poitrine de taille moyenne et brunâtres, moins foncées que chez *vividum*.

Type, ♀, Museum National, Washington, n° 278, 486, collecté à Trangbom, Cochinchine, le 31 mai 1918, par C. Boden Kloss. Aile : 68; queue : 58; culmen : 13; tarse : 24 mm.

Deux autres femelles du Trangbom (Washington) collectées par Poilane le 7 septembre 1931 et le 14 septembre 1932, ont des ailes de 62 à 69 mm. Il existe un quatrième exemplaire à Paris, obtenu par Harmand. Signalé à Honquan par David-Beaulieu. Nommé en l'honneur de M. Dillon Ripley.

Cette forme paraît propre aux forêts de la Haute Cochinchine.

650 bis. Pellorneum albiventer pusillum

Drymocataphus pusillus Delacour, Bull. Brit. Orn. Club, 47, 1927, p. 161 : Tamdao, Tonkin.

Ripley (Ibis, 1949, pp. 414-421) a révisé cette espèce et démontré que la population du Tonkin et du Haut-Laos est distincte, de couleur très foncée en-dessus, avec les taches blanches de la gorge et du ventre très réduites, ou même absentes, et remplacées par un riche roux olivâtre. Il existe aussi chez cette forme deux phases de couleurs.

P. a. cinnamomeum, un peu plus clair en dessus, a toujours une tache blanche sur la gorge et une autre sur le ventre un peu plus développées, et séparées par une bande roux olivâtre. Chez les deux formes, la gorge est

fortement tachetée de noirâtre. *P. a. cinnamomeum* se trouve dans le Moyen et Bas Laos, le Centre et le Sud-Annam, et réapparaît en Birmanie.

651-653. Malacocincla tickelli

Cette espèce appartient au genre *Malacocincla* et non pas à *Pellorneum* (L'Oiseau, 1946, p. 157).

655. Malacocincla abbotti obscurior

Deignan, Journ. Washington Acad. Sciences, 38, N° 5, 1948, p. 185 : Khao Sa Bap, Chantaburi Province, S.E. Siam.

Séparé des populations plus occidentales par son ton plus soutenu et plus roussâtre, et sa couronne plus foncée. Se trouve au Cambodge.

656. Malacocincla abbotti williamsoni

Deignan, Journ. Washington Acad. Sciences, 38, N° 5, 1948, p. 185 : Sathani Pak Chang, E. Siam

Un peu moins roussâtre en dessus et plus pâle en dessous, mais avec la couronne aussi foncée que *obscurior*. Se trouve dans l'Est du Siam et le Centre-Annam (Quang-tri).

C'est à tort que, sur avis de Robinson, cette forme a été placée dans l'espèce malaise *sepiaria*, qui a la queue plus courte et la couronne plus foncée que *M. abbotti*. Toutes les sous-espèces de *M. abbotti* sont très semblables et difficiles à distinguer, les variations géographiques étant très légères.

663. Stachyris erythroptera erythroptera

Cyanoderma est synonyme de *Stachyris* (L'Oiseau, 1946, p. 17).

664-667 bis. *Macronus* remplace *Mixornis* (Zoologica, 30, 1945, p. 113, et L'Oiseau, 1946, p. 17).

668-669. *Alcippe*. Les sous-espèces *annamensis* et *laotiana* sont valables et se rapportent à l'espèce *nipalensis*. Contrairement à ce qu'a pensé Mayr (Ibis, 1941, pp. 71-

75), aucune des formes indochinoises ne se trouve sur le territoire d'une autre, et il est dès lors inutile de les diviser en deux espèces (*nipalensis* et *morrisonia*). La couleur des yeux varie du gris pâle au rouge brun suivant les sous-espèces.

679 bis. Alcippe cinerea

Minla cinerea Blyth, Journ. As. Soc. Bengal, 16, 1876, p. 449 : Darjeeling.

Remplace *A. delacouri* Yen, car *cinerea* n'est pas antédaté par *Alcippe cinerea* Blyth, 1844, nomen nudum.

691. Alcippe castaneiceps atriceps

Pseudominla atriceps, Robinson et Kloss, Ibis, 1919, p. 583 : Langbian Peaks, S. Annam.

Rhopocichla étant considéré comme un genre distinct, *R. atriceps* n'antédate pas *P. atriceps*. Remplace *A. c. klossi*.

684-687 bis. *Heterophasia* remplace *Leioptila* comme nom générique de ces espèces. L'Oiseau, 1946, p. 22

684. Heterophasia melanoleuca tonkinensis

685. Heterophasia melanoleuca robinsoni

686. Heterophasia melanoleuca engelbachi

Ces trois oiseaux peuvent être considérés comme des sous-espèces de *H. melanoleuca* (L'Oiseau, 1950, p. 190-191).

687. Heterophasia annectens annectens

Leioptila annectens Blyth, Journ. Asi. Soc. Bengal, XVI, 1847, p. 450 : Darjeeling

Les populations nord indochinoises de cette espèce sont semblables à celles de l'Himalaya et du Nord de la Birmanie. Elles diffèrent de *saturata* et de *mixta* par le ton plus clair, moins châtain, du manteau, des scapulaires et du bout des couvertures des ailes. Certains exemplaires du Tranninh, néanmoins, marquent une tendance à avoir le manteau un peu plus foncé, comme *mixta*.

687 bis. **Heterophasia annectens eximia**

Riley, Proc. Biol. Soc. Washington, 53, 1940, p. 48 : Cam ly, S. Annam

Le type et unique spécimen, collecté au Langbian à 1.900 mètres d'altitude, a été comparé à des exemplaires de *H. a. davisoni* (Hume), du Tenasserim, auxquels il ressemble étroitement, mais toutefois, il se distingue nettement.

690. *Actinodura egertoni ramsayi.*

691. *Actinodura egertoni yunnanensis.*

Rapportés à l'espèce *egertoni.*

692. **Siva castaniceps torqueola**

Rapporté à l'espèce *castaniceps.*

694 bis. **Siva cyanuroptera rufodorsalis.**

Engelbach, L'Oiseau, 1946 : p. 60 : Mts. des Cardamomes, Kampot, S.O. Cambodge.

Forme très distincte, apparentée à *orientalis*, mais avec parties supérieures roux châtain. Trouvée aux Cardamomes, Cambodge.

701-703. **Yuhina xantholeuca**

Erpornis est un synonyme de *Yuhina* (Zoologica, 31, 1946, p. 4).

705-706. **Leiothrix argentauris**

Mesia est un synonyme de *Leiothrix* (Zoologica, 31, 1946, p. 4).

707. **Siva igneotincta mariae**

Minla est un synonyme de *Siva* (L'Oiseau, 1946, p. 29).

714. **Pteruthius melanotis melanotis**

P. tahanensis, de la Péninsule Malaise, est une sous-espèce de *melanotis* (Zoologica, 31, 1946, p. 4).

718-719. Aegithina lafresnayei

Cette espèce ne diffère de *Ae. tiphia* que par la taille et elle est certainement congénérique avec celle-ci, de sorte qu'*Aegithina* doit remplacer *Aethorhynchus* (Zoologica, 31, 1946, p. 3). La forme *lafresnayei* se trouve à Tchépone, alors que *xanthotis* habite Savannaket, d'après David-Beaulieu (L'Oiseau, 1950, p. 20).

723. Chloropsis aurifrons inornata

Cette forme, décrite du Sud-Ouest du Siam, s'étend jusqu'au Cambodge et à la Cochinchine. Les mâles adultes ont le noir de la gorge entouré d'une étroite bordure jaune qui n'est pas indiquée chez les jeunes.

723 bis. Chloropsis aurifrons incompta

Deignan, Proc. Biol. Soc. Washington, 61, 1948, pp. 14-15 : Langbian, S. Annam.

Dans cette forme, qui occupe le Sud et le Centre de l'Annam, et le Bas Laos, le mâle adulte ne présente aucune bordure jaune à la gorge.

723 ter. Chloropsis aurifrons pridii

Deignan, Smiths. Misc. Coll., 108, N° 12, 1946, pp. 2-3 : Doi Angka, N.O. Siam.

Dans cette forme, la gorge noire est entourée d'une large bande jaune, plus étroite et moins orangée toutefois, que dans *aurifrons*, trouvée plus à l'Ouest. En Indochine, elle habite le Moyen et le Haut Laos (Nape et Xieng Khouang) (David-Beaulieu, l'Oiseau, 1948, p. 137).

726 bis. Chloropsis cochinchinensis chlorocephala

Phyllornis chlorocephalus Walden, Ann. and Mag. N.H. (4), 7, 1871, p. 241 : Tounghoo.

Les oiseaux du Cambodge appartiennent à cette forme, ayant la teinte jaune de la poitrine plus étendue et plus brillante que ceux du reste de l'Indochine (*cochinchinensis*). Ces derniers ont une tendance à devenir de plus en plus ternes vers le Nord. On trouve cependant

même au Tonkin, un certain nombre d'exemplaires aussi colorés que ceux de la Cochinchine.

Tous les *Microscelis* précédemment rangés dans les espèces *psaroides* et *leucocephala* sont maintenant considérés comme des sous-espèces de *madagascariensis*. On trouve en Indochine deux formes sédentaires à tête noire, et d'autres hivernantes, généralement à tête blanche, qui nichent dans diverses parties de la Chine. Mayr a fait une étude détaillée de ces derniers (Journ. f. Orn., 89, 1941, pp. 377-392), à laquelle je renvoie le lecteur.

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous pensons que les formes suivantes ont été trouvées en Indochine. Il semble toutefois qu'il y ait intergradation et mélange dans le nord du pays, ainsi qu'en témoignent un grand nombre d'exemplaires pris à Chapa en hiver qui sont intermédiaires entre les formes à tête blanche, *sinensis*, et *concolor*.

727. Microscelis madagascariensis leucocephalus

Visiteur hivernal au Laos, Tonkin Nord et Centre Annam.

727 bis. Microscelis madagascariensis leucothorax

Mayr, Journ. f. Orn., 89, 1941, p. 381 : Chung-Chiang Miao, W. Szetschuan

Trouvé en hiver au Haut Laos et dans le Nord-Ouest du Tonkin.

727 ter. Microscelis madagascariensis stresemanni

Mayr, Journ. f. Orn., 89, 1941, p. 383 : Lichiang, Yunnan.

Visite le Tonkin et le Haut Laos.

727 4ter. Microscelis madagascariensis sinensis

Harringtonia perniger sinensis La Touche, Bull. Brit. Orn Cl., 42, 1922, p. 63 : Hokow, S. Yunnan.

Migrateur hivernal au Tonkin et au Laos (Bolovens et Tranninh). Tête noire.

727 5ter. Microscelis madagascariensis perniger

Hypsipetes perniger Swinhoe, Ibis, 1870, p. 251 : Hainan.

Des exemplaires sédentaires ont été trouvés à Langson par Milon. Très voisins de *sinensis*, mais d'un noir plus pur en-dessous. (Aile : ♂, 125; ♀, 117 mm.). Inséparables des exemplaires de Haïnan.

728. Microscelis madagascariensis concolor

Sédentaire et nicheur au Tonkin, sauf dans l'Est, au Laos et en Annam.

729-736. *Microscelis* remplace *Ixos* comme nom générique (Zoologica, 28, 1943, p. 27 et Deignan, Auk, 59, 1942, p. 313).

729. Microscelis flavalus davisoni

Hemixus davisoni Hume, Stray Feathers, 2, 1874, p. 508 : Tenasserim.

Tous les exemplaires du Sud de l'Indochine sont ternes et brûnâtres avec la couronne brune, peut être encore davantage que la majorite de la population de Toungyah, localité type. *M. f. hildebrandti*, représenté par des spécimens de Mongky-Mong Hang, Etats Shans, du Karenni et de Toungoo, est beaucoup plus gris en dessus et a la couronne plus foncée, presque noire.

731. Microscelis flavalus castanotus

732. Microscelis flavalus canipennis

Sous-espèces de *flavalus* (Zoologica, 28, 1943, p. 27; Auk 1942, pp. 313, 314).

733. Microscelis virescens similis

Iole macclellandi similis Rothschild, Nov. Zool., 28, 1921, p. 51, Shiveli-Salween Divide : Yunnan.

La sous-espece *similis* est acceptable, différant légèrement de *holti* par le dos plus grisâtre et les côtés de la tête plus striés. De même que les formes suivantes : *gri-*

seiventer (734), *tickelli* (735) et *malaccensis* (736), elle appartient à l'espèce *virescens* (Zoologica, 28, 1943, p. 27).

739. Criniger ochraceus ochraceus

740. Criniger ochraceus cambodianus

Le nom spécifique est *ochraceus*, et non pas *gutturalis* (Zoologica, 28, 1943, p. 28).

741. Microscelis charlottae propinquus

Cette espèce est congénérique avec les *Microscelis*, et *Iole* est un synonyme (Zoologica, 28, 1943, p. 27). Le nom spécifique est *charlottae* (Deignan, Auk, 1942, p. 313).

Cette forme habite tout le Nord de l'Indochine, jusqu'au Centre Annam. Deignan a décrit *M. c. aquilonis*, de l'Est du Tonkin (Proc. Biol. Soc. Washington, 61, 1948, pp. 4-5 : Backan), mais il nous est impossible de reconnaître cette sous-espèce, ne pouvant déceler aucune différence constante dans les séries de l'Est du Tonkin et celles des régions indochinoises plus occidentales, du Haut Laos et du Nord et Centre-Annam. Il est possible que la forme du Nord Siam soit différente, plus claire et plus olive en-dessus, et dans ce cas, elle devrait recevoir un nom particulier. Certains exemplaires du Tranninh sont plus clairs et plus verdâtres.

741 bis. Microscelis charlottae simulator

Deignan, Proc. Biol. Soc. Washington, 61, 1948, pp. 5-6 : Ban Hup Bon, Bayong Pr., S. E. Siam.

Un peu plus pâle et plus terne que *propinquus*. Se trouve au Cambodge (Bokor, Siamréap, Angkor) et dans le Sud Annam (Djiring, Daban, Kontoum, Dakto).

741 ter. Microscelis charlottae innectens

Deignan, Proc. Biol. Soc. Washington, 61, 1948, p. 6 : Trang-bom, Cochinchine.

Cette race cochinchinoise est d'un brun nettement plus olive en-dessus et plus grisâtre en-dessous que les précédentes.

742. Pycnonotus leucogrammicus paulus

Bangs and Philipps, Bull. Mus. Comp. Zool., 58, 1914, p. 284 : Loukouchai, Yunnan

Plus petits que les exemplaires de l'Himalaya (*striatus*. *Alcurus* est un synonyme de *Pycnonotus* (Zoologica, 28, 1943, p. 22).

743-744. Pycnonotus flavescens

Xanthixus est un synonyme de *Pycnonotus* (Zoologica, 28, 1943, pp. 22-23).

745. Pycnonotus finlaysoni eous

Riley, Proc. Biol. Soc. Washington, 53, 1940, p. 132 : Arbre Broyé, South Annam.

Les populations indochinoises de cette espèce sont plus foncées que celles de la Malaisie (*finlaysoni*).

746. Pycnonotus blanfordi conradi

Criniger conradi Frinsch, Verh. Zool. Bot. Ges. Wien, 23, 1873, pp. 349-350 : Bangkok.

Conradi antedate *robinsoni* (Deignan, Ibis, 1940, pp. 528-529).

748-749. Pycnonotus sinensis

La distribution de ces Bulbuls dans le Sud de la Chine, l'Est du Tonkin et Hainan est difficile à comprendre. Nous savons que dans la région de Langson, on trouve en hiver des troupes composées d'oiseaux sans trace de blanc aux sourcils, ni à la nuque (*hainanus*), tandis que d'autres consistent en spécimens qui montrent des bandes plus ou moins blanches (*sinensis*), d'ailleurs variables en étendue. Ces deux sortes de Bulbuls paraissent le plus souvent ne pas se mélanger. Plus récemment, Milon a fait la même constatation au même endroit, ainsi que Jabouille à Quang-Tcheou-Van, tandis que Yen a signalé les deux formes dans le Khouangsi. Dans le reste du Tonkin, le Nord et le Centre de l'Annam jusqu'à Tourane environ vers le Sud, seule existe la forme *hainanus*. Dans l'Ile de Hainan

même, localité type, on n'avait signalé jusqu'ici que des oiseaux sans blanc à la nuque ni aux sourcils, sauf un exemplaire noté par Olgilvie Grant, jusqu'à ce que Hachisuka (Contribution on the Birds of Hainan, Supp. Publ. n° XV, The Orn. Soc. of Japan, 1939) décrivit, d'après un nouveau spécimen, *P. s. brevirostris.* Pourtant, en examinant la série de *Pycnonotus* de Hainan de l'American Museum, série provenant surtout de la collection Rothschild, j'ai été surpris d'y trouver dix exemplaires à nuque et sourcils blancs, que Hartert n'a jamais mentionnés. Tous ont été obtenus entre janvier et mars. Comme au Tonkin et ailleurs, ils ne diffèrent pas par la taille de *hainanus*, mais ils ont tous la poitrine assez foncée. L'hypothèse de deux espèces coexistant dans ces régions ne me paraît pas plausible, et, en raison des observations de Jabouille et de Milon sur la disparition en été des oiseaux à nuque et sourcils blancs, il paraît préférable de considérer *hainanus* comme la forme sédentaire méridionale, et *sinensis* comme un visiteur hivernal, nichant plus au nord en Chine.

La question des sous-espèces chinoises de cette espèce est encore en suspens. J'ai mesuré de nombreux exemplaires provenant de différentes régions, voici ces mesures d'ailes :

Chinkiang :	♂ 86-90, ♀ 85-87
Shanghaï :	♂ 88-94, ♀ 85-90
Ningpo :	♂ 85-94, ♀ 84-91
Chekiang :	♂ 88-90, ♀ 82-87
Hupeh (d'après Yen) :	89-94
Itchang :	♂ 86-96
E. Setchuan :	♂ 87-90, ♀ 80-84
Fokien :	♂ 87-90, ♀ 82-85
Amoy :	♂ 94
Khouangsi (Yen) :	85-90
Khouangtoung :	84-88
Haïnan :	♂ 85-89, ♀ 81-87
Tonkin :	♂ 85-90 mm.

Il ne semble donc pas qu'une division reposant sur la taille soit acceptable. Quant aux couleurs, elles varient

dans les mêmes limites dans les différentes régions. Seule paraît vraiment distincte la forme de Formose (*formosae*) et celle des Iles Riu Kiu. La seconde forme de Formose (*taivanus*), qui a une minuscule tache écarlate à la commissure, constitue probablement une espèce distincte, plutôt intermédiaire entre *sinensis* et *xanthorrhous*. Il ne semble pas cependant que *formosae* et *taivanus* se rencontrent dans les mêmes régions

750. **Pycnonotus xanthorrhous xanthorrhous**

Un exemplaire de Langson.

751. **Pycnonotus aurigaster germaini**

Deignan (Journ. Washington Acad. Sciences, 39, 8, 15 August 1949, pp. 273-275) a prouvé que deux espèces voisines mais distinctes se rencontrent et produisent des hybrides dans le Nord-Est de la Birmanie. Le nom *cafer* doit être réservé à l'espèce occidentale, tandis que la population orientale constitue un ensemble de sous-espèces apparentées à *aurigaster*, forme de Java dont le nom est le plus ancien du groupe. Au cours de son étude, Deignan a distingué plusieurs sous-espèces en Indochine.

751 bis. **Pycnonotus aurigaster dolichurus**

Deignan, Journ. Washington Acad. Sciences, 39, 8, 15 August, 1949, p. 277 : Quangtri, Annam.

Forme petite (aile : ♂ 92-95 mm.), à la couronne d'un noir terne, confiné au Centre-Annam (Huê, Quangtri).

751 ter. **Pycnonotus aurigaster latouchei**

Deignan, Ibid., p. 275 : Laichau, N. W. Tonkin.

Plus grand et ne différant de *chrysorrhoides* que par son ton légèrement plus foncé et plus brunâtre, les plumes lisérées d'un gris plus cendré. Habite le Haut Laos, le Yunnan et les Etats Shans du Sud.

752. **Pycnonotus aurigaster chrysorrhoides**

Confiné au Sud-Est de la Chine, au Tonkin et au Nord-Annam.

Grand et clair (aile : ♂ 95-102 mm.).

753-756. Les genres *Otocompsa* et *Microtarsus* sont considérés comme des synonymes de *Pycnonotus*, (Zoologica, 28, 1943, p. 21).

753. Pycnonotus jocosus jocosus

Deignan (Journ. Washington Acad. Sciences, 38, 1948 pp. 279-281) a révisé cette espèce. Il suggère que la forme habitant le Nord de l'Indochine est *P. j. monticola* (Mc Clelland, Assam), plus foncée que la forme chinoise *jocosus*. Je ne puis distinguer, sur de grandes séries, les oiseaux du Tonkin, du Haut Laos et du Nord-Annam de ceux de la Chine orientale, les exemplaires du Khouang-toung sont semblables de couleur aux populations plus occidentales.

754. Pycnonotus jocosus pattani

Deignan, Journ. Washington, Acad. Sciences, 38, 1948, pp. 280-281 : Pattani, Siam.

Le nom *erythrotis* n'est pas applicable aux oiseaux du Sud de l'Indochine, étant un synonyme de *emeria*, de l'Inde, qui a les touffes rouges au dessous des yeux plus longues et plus brillantes. Les oiseaux du Sud de l'Indochine sont plus petits que ceux du Nord, et légèrement plus grisâtres.

755. Pycnonotus dispar vantynei

Deignan, Journ. Washington Acad. Sciences, 38, 1948 : Phong-to, N.O. Tonkin.

Pycnonotus dispar remplace *Otocompsa flaviventris* comme nom spécifique (Zoologica, 28, 1943, p. 21).

Les oiseaux du Nord de l'Indochine sont aussi grands que *flaviventris* de l'Inde et de la Birmanie, mais ils sont nettement plus ternes et plus foncés (aile : 85-91 mm.).

755 bis. Pycnonotus dispar johnsoni

Gyldenstolpe, Kungl. Svenska. Vet. Akad. Handl. 50 (8), p. 25 1913 : Satham Chakkarat, E. Siam.

Plus petit que le précédent (aile : 78-85 mm.) et un peu plus jaune. Habite le Bas Laos, le Cambodge, la

Cochinchine et le Sud-Annam. Deignan suggère que la forme au Centre et de l'Est du Siam, *P. d. auratus* décrite par lui, dont deux spécimens auraient été rencontrés en déplacement au Laos (Vientiane) et dans le Sud-Annam (Krongpha), est un peu plus grande et d'un jaune plus doré en-dessous. Mais il peut s'agir de variations individuelles dans le cas de ces exemplaires indochinois.

756. **Pycnonotus atriceps cinereoventris**

Brachypodius cinereoventris Blyth, Journ. Asiat. Soc. Bengal, 14, 1845, p. 576 : Tipperah.

Microtarsus est un synonyme générique. Les oiseaux de l'Indochine et de la Birmanie sont plus grands que ceux de la Malaisie (*atriceps*). La phase grise du type de *cinereoventris* est rare en Indochine, mais le nom est valable pour la phase jaune olive normale.

757. **Spizixos canifrons ingrami**

Bangs, Bull. Mus. Comp. Zool., 58, 6, 1914, p. 285 : Mengtze.

Les exemplaires du Nord de l'Indochine sont semblables à ceux du Yunnan, différant de ceux de l'Inde et de la Birmanie par leurs joues et leurs gorges d'un gris non teinté de brun.

759. **Spizixos semitorques semitorques**

La forme de Formose (*cinereicapillus*) est une sous-espèce de *semitorques*.

761. **Tephrodornis gularis mekongensis**

De Schauensee, Proc. Acad. Nat. Sci. Philadelphia, 98, 1946, pp. 45-46 : Chanuman, Ubon Province, E. Siam.

Diffère de *vernayi* par son ton plus gris, en-dessus comme en-dessous, et de *annectens* par sa taille supérieure, son ton plus gris en-dessus, et plus pâle en-dessous. Cette sous-espèce, assez bien marquée, s'étend sur l'Est du Siam, le Sud de l'Indochine et le Laos.

763. **Tephrodornis pondiceriana orientis**

Deignan, Proc. Biol. Soc. Washington, 61, 1948, p. 14 : Krongpha, S. Annam.

Diffère de *thai* par ses lores moins noirâtres, le gris des parties supérieures plus pâle, particulièrement sur la couronne et la nuque, sourcils plus grisâtres et moins bien définis, parties inférieures plus grisâtres. Ces caractères sont bien apparents si on compare des exemplaires en plumage frais. Habite le Sud de l'Indochine et le Sud-Est du Siam.

764. **Coracina novae-hollandiae siamensis**

764 bis. **Coracina novae-hollandiae rex-pineti**

Les formes asiatiques sont conspécifiques avec celles de Malaisie et d'Australie.

765-767.

Les oiseaux de ce groupe sont des *Coracina*, et non pas des *Lalage*, genre malais et australasien de proportions, de pattern et d'habitudes bien différentes. Par ailleurs, le genre *Volvocivora* ne peut être maintenu, car il n'est basé que sur une taille inférieure et sur un bec faible. Or, plusieurs espèces africaines présentent des caractéristiques analogues sans que personne n'ait encore proposé de les exclure du genre *Coracina*. (Zoologica, 31, 1946, pp. 2-3).

Une étude détaillée de ces petits *Coracina* asiatiques et malais, dont les résultats ont paru récemment, a montré qu'ils ne peuvent être tous considérés comme conspécifiques, ainsi que plusieurs auteurs l'ont avancé, car les différents groupes de formes présentent des différences de taille, de proportions et de coloration considérables, et plusieurs d'entre elles nichent dans les mêmes régions. En particulier, David Beaulieu a constaté qu'une grande forme foncée, et une autre plus petite et plus claire, vivent côte à côte au Laos, dans les provinces du Tranninh et de Savannaket.

En ce qui concerne l'Indochine, il convient de reconnaître les espèces et sous-espèces suivantes :

765. Coracina melaschistos avensis

Campephaga avensis Blyth, Cat. Birds Mus. Asiat. Soc. 1852, p. 327; new name for *C. melanoptera* Blyth, 1846; Arakan; non Ruppell 1839.

Grande sous-espèce d'un gris légèrement moins foncé que *C. m. melaschistos* de l'Himalaya et de l'Assam, dont il est très voisin, mais beaucoup moins clair que *C. m. intermedia* de la Chine centrale et orientale. Elle niche dans le Sud-Est du Sétchuan, au Yunnan et dans le Nord de l'Indochine (sauf l'Est du Tonkin), et probablement aussi dans le nord du Siam et en Birmanie. Elle descend l'hiver vers le Sud de ces derniers pays, où elle est alors commune ainsi que la suivante.

Ceblepyris melanoptera Ruppell, dont le type a été examiné, n'appartient pas au présent groupe de *Coracina*, mais représente la forme septentrionale de *C. sykesi* appelée *eximia* par Van Tyne et Koelz (Occ. Papers Mus. Zool. Univ. Michigan, 334, 1936, p. 4). Ce nom ne peut donc pas être employé pour une forme de *C. melaschistos*.

765 bis. Coracina melaschistos intermedia

Hume, Stray Feathers, V, 1877, p. 205 : Tenasserim.

Ressemble à *avensis* mais d'un gris plus clair, avec, comme toutes les formes de *melaschistos*, les rectrices et les rémiges d'un noir pur à l'état adulte. Niche en Chine centrale et orientale, et hiverne en Indochine, au Siam et en Birmanie. Le type, un migrateur hivernal pris au Tenasserim, est de la teinte gris clair caractéristique.

765 ter. Coracina melaschistos saturata

Volvocivora saturata Swinhoe, Ibis, 1870, p. 242 : Haïnan.

Forme de Haïnan, très foncée, et un peu plus petite, qui a été trouvée également au Tonkin (Backan) dans le nord et le centre de l'Annam (Phuqui, Khesanh, Col des Nuages, Bana, etc...) entre novembre et mai, de sorte

qu'elle y niche probablement. Elle descend vers le sud-ouest en hiver, ayant été trouvée à Kontoum (Annam), à Paksé et aux Bolovens (Bas Laos), à Sambor (Cambodge) et à Khun-Tan (N.O. Siam), mélangée aux sous-espèces précédentes. Elle diffère par la taille de *C. m. melaschistos*, et est un peu plus sombre de ton en moyenne, particulièrement certains spécimens presque noirs.

766. Coracina polioptera polioptera

Cette espèce est constamment plus petite que la précédente, avec une queue plus courte, aux rectrices médianes marquées de gris, et des liserés blancs aux rémiges toujours présents, même à l'état adulte. Elle est aussi en général plus claire de ton, et la femelle paraît conserver longtemps un plumage barré aux parties inférieures.

La présente forme habite la Cochinchine et le Cambodge, et s'étend au Sud du Siam et de la Birmanie. Elle est d'un gris clair, avec l'abdomen et les sous-caudales blanchâtres, et plus de la moitié basale des rectrices médianes grises à l'état adulte. Sa queue est relativement courte. Il convient de la séparer spécifiquement du groupe *fimbriata*, composé de très petites formes malaises aux rectrices et rémiges noires, dont la femelle conserve toujours les parties inférieures rayées des jeunes, et dont la sous-espèce *neglecta* paraît se rencontrer avec *polioptera* dans le sud-ouest du Siam et le sud du Tenasserim.

767. Coracina polioptera indochinensis

Cette sous-espèce se différencie légèrement de la précédente par son ton un peu plus soutenu et sa taille un peu supérieure. Elle se trouve au Langbian et à ses abords (Sud-Annam), et au Laos (Bolovens, Savannaket, Vientiane, Tranninh), et dans le nord du Siam et du Tenasserim.

Les populations de l'espèce deviennent de plus en plus foncées du Sud au Nord, et aussi augmentent légèrement de taille.

767 bis. *Coracina polioptera jabouillei* Delacour, Am. Mus. Novit. 1497, April 3, 1951, p. 5 (Pleiku, Kontoun, Annam).

Les populations du centre et du nord de l'Annam, depuis le Kontoum (Pleiku) jusqu'à la bordure du Laos (Napé), sont nettement plus foncées que *C. p. indochinensis;* leurs parties inférieures sont d'un gris sombre uniforme, et les rectrices montrent peu de gris près de leur base.

Le type ♂, British Museum n° 10 23-420, a été collecté à Pleiku (Annam) le 2 octobre 1933 par P. Jabouille. Aile : 110 mm. Deux autres mâles adultes (Pleiku et Napé) ont une aile de 110 et 113 mm; trois femelles, 106, 111 et 115 mm. Trouvé également dans les provinces de Quang-tri et Thuatien (Annam). Cette sous-espèce a été nommée en souvenir de mon regretté ami Pierre Jabouille, qui a tant contribué à la connaissance des oiseaux de l'Indochine.

768. Pericrocotus flammeus elegans

Phaenicornis elegans McClelland, Proc. Zool. Soc. London, 1839, pp. 156-157 : Sadiya, Assam.

Tonkin, N. Annam, N.E. Laos; *bakeri* et *fraterculus* sont des synonymes.

768 bis. Pericrocotus flammeus suchitrae

Deignan, Auk, 63, 1946, p. 530 : Doi Khun Tan, N. Siam, N.W. Laos, Centre et Sud de l'Indochine.

Les exemplaires du Sud-Annam et de la Cochinchine tendent vers *flammifer* Hume, de la Péninsule Malaisie. Voir la révision de Deignan, Auk, 1946, pp. 511-533.

772. Pericrocotus peregrinus sacerdos

Riley, Proc. Biol. Soc. Washington, 53, 1940, p. 131 : Sambor, Kompong-Thom, Cambodge.

Remplace *vividus*, dont il diffère en ayant la poitrine et le croupion plus rouge, moins orange, et le bout des rectrices externes plus richement coloré.

773. Pericrocotus roseus roseus

Niche au Tonkin (Langson), d'après Milon.

774. Pericrocotus divaricatus divaricatus

Cette forme différant davantage de *cantonensis* que celle-ci de *roseus*, il paraît plus prudent de la considérer comme espèce particulière.

775. Pericrocotus cantonensis cantonensis

Cet oiseau et *P. roseus* ont été trouvés nichant dans les mêmes localités au Yunnan; ils doivent être considéré comme des espèces distinctes, et les intermédiaires « *sanfordi* » comme des hybrides, d'ailleurs de plumage fort variable.

776-788. *Dicrurus* est le seul genre admis pour l'Asie par C. Vaurie (A Revision of the Bird Family Dicruridae, Bull. Amer. Mus. N.H., 93, art. 4, New-York 1949, pp. 193-392), qui a étudié les Drongos avec un soin minutieux et a démontré qu'aucune division générique n'est acceptable entre les espèces de Drongos asiatiques. Pour la nomenclature et la distribution de ces oiseaux, le lecteur se rapportera à son travail.

En conséquence *Chaptia, Chibia, Bhringa* et *Dissemurus* tombent en synonymie de *Dicrurus*.

776. Dicrurus annectans annectans

Trouvé au Tonkin; migrateur.

777. Dicrurus macrocercus cathoecus

Habite le nord de l'Indochine; il se livre à des déplacements saisonniers.

777 bis. Dicrurus macrocercus thai

De Schauensee, Proc. Acad. Nat. Sci., Philadelphia, 1928, p. 5 2 : Chieng Mai

C'est la forme plus petite du Sud-Annam, de la Cochinchine et du Cambodge.

778. **Dicrurus leucophaeus hopwoodi**

Ce Drongo, grand et foncé, niche au Tonkin, au Haut Laos et dans le Nord Annam, émigrant en partie vers le sud en hiver.

779. **Dicrurus leucophaeus mouhoti**

C'est la forme plus petite et plus pâle qui niche dans le Centre-Annam et le Moyen Laos, descendant en hiver vers le Cambodge, la Cochinchine et le Sud-Annam. Le type, du Cambodge, est l'un de ces migrateurs.

779 bis. **Dicrurus leucophaeus bondi**

De Schauensee, Proc. Acad. Nat. Sci., Philadelphia, 89, 1937 : Ubol Chanuman, Siam.

C'est la forme nichant dans le Bas Laos, le Sud-Annam, la Cochinchine et le Cambodge, encore plus petite et plus claire.

780. **Dicrurus leucophaeus leucogenys**

Trouvé de passage au Tonkin comme dans toute l'Indochine.

780 bis. **Dicrurus leucophaeus selangensis**

Reichenow, Nom. Mus. Hein. Orn., 1890, p. 69 : Insula Salanga (Junk Seylon).

De passage dans toute l'Indochine, comme la précédente : elle niche aussi en Chine, mais plus au Sud.

782. **Dicrurus hottentotus hottentotus**

Habite le Sud de l'Indochine, y compris le Cambodge où il est rare et local.

782 ter. **Dicrurus hottentotus brevirostris**

Trichometops brevirostris Cabanis et Heine, Mus. Heinanum, 1, 1850, p. 112 : Chine.

Habite le Nord de l'Indochine. Il a le bec plus court et la queue un peu moins fourchue.

786. **Dicrurus paradiseus rangoonensis**

Edolius rangoonensis Gould, Proc. Zool. Soc. London, 1836, p. 5 : Rangoon, Birmanie.

C'est le nom applicable aux oiseaux du Centre-Annam jusqu'à Pleiku, et du Moyen Laos. Remplace *paradiseus*.

788. **Dicrurus paradiseus paradiseus**

C'est cette forme, et non pas *malayensis*, qui habite le Sud de l'Indochine.

789 bis. **Crocias langbianis**

Appartient aux Timaliinae et est proche de *Heterophasia* (L'Oiseau, 1946, p. 21).

794. **Lanius schach tricolor**

(*L.*) *tricolor* Hodgson, Ind. Rev., 1, 1837 (= 1836), p. 446 : Nepal.

Remplace *L. s. nigriceps* Franklin, nom donné à une population hybride instable, et qui n'est pas employable, tout au moins pour les oiseaux provenant des régions situées au Nord et à l'Est du Gange.

795. **Lanius tephronotus tephronotus**

Collurio tephronotus Vigors, Proc. Zool. Soc. London, 1830-31, p. 43 : Himalayas

Mayr (L'Oiseau, 1947, pp. 4-8) a montré que c'est le nom applicable à cet oiseau, que je considère de nouveau comme une espèce distincte, comme je l'avais fait autrefois. Par ses proportions et ses habitudes, elle s'éloigne considérablement de *L. schach* et se rapproche plutôt de *L. validirostris*. Une étude en cours de *L. schach* et *L. tephronotus* par B. Biswas, d'après l'abondant matériel récolté par W. Koelz dans l'Inde, a déjà prouvé que les deux oiseaux nichent sur le même territoire, dans le Kumaon, et constituent donc bien deux espèces distinctes. Il existe au moins deux sous-espèces de *L. tephronotus* dans le Nord de l'Inde, et *L. validirostris*, des Philippines, est si proche qu'on peut même le considérer aussi comme une sous-espèce de *tephronotus*.

798 bis. **Lanius cristatus confusus**

Stegmann, Journ. f. Orn. 1929, p. 248 : Amur and Ussuri regions, and N. Manchuria.

A été trouvé en migration au Cambodge.

800. **Parus major nubicola**

De Schauensee, Notulae Naturae, 169, Ac. Nat. Sci. Philadelphia, 1946, p. 8 : Dom Pa Hom Pok, Siam-Southern Shan States border.

Les variations des Mésanges charbonnières dans le Sud Est de l'Asie, qu'elles soient à dos vert ou à dos gris, sont assez graduelles et enchevêtrées (J. Berlioz (L'Oiseau, 1942, pp. 107-120) et R. M. de Schauensee (Notulae Naturae, Philadelphia, 169, 1946, pp. 1-9) les ont étudiées, et nous sommes d'accord avec la plupart de leurs conclusions. Toutefois, dans une revision complète de l'espèce, entreprise avec C. Vaurie, nous avons apporté quelque nouvelle lumière sur les variations géographiques de cette espèce si plastique et de distribution si vaste (L'Oiseau, 1950, pp. 91-121).

Les Mésanges charbonnières du Haut Laos, de petite taille (aile : 63-70 mm.), à dos vert et aux plages blanches étendues sur la seconde paire externe de rectrices, doivent être rapportées à la présente sous-espèce, et non pas à *altarum* (plus grande taille : 70-76 mm.), qui n'est d'ailleurs qu'un synonyme de *thibetanus*.

801. **Parus major cinereus**; à supprimer.

Dans le Sud-Ouest du Tonkin et le Nord de l'Annam jusqu'à Tourane, on trouve des Charbonnières sans jamais aucune trace de jaune sur le dos, avec des rectrices grises dont la seconde paire présente très peu de blanc. Elles sont très voisines de celles de Java (*cinereus*), mais ont la face supérieure de la queue plus grise, moins noirâtre. Elles ne diffèrent en rien des exemplaires à dos gris de la forme *commixtus*, qu'on trouve dans le Sud-Est de la Chine et l'Est du Tonkin, mêlés à des oiseaux teintés sur le dos de vert plus ou moins intense et étendu. (voir l'Oiseau, 1950, p. 113).

801 bis. **Parus major templorum**

De Schauensee, Notulae Naturae, 169, Ac. Nat. Sc. Philadelphia, 1946, p. 2 : Khao Nam Poo, Wat Pa (Lom Stak), C. Siam.

Ce n'est que récemment que Berlioz a signalé des Charbonnières de Cochinchine à dos gris, mais à queue assez noirâtre, aux secondes rectrices largement marquées de blanc. De Schauensee a trouvé dans le Siam oriental (Wat Pa et, plus à l'Est, Ubol Chanuman et Ubon Khula, vis-à-vis de Savannaket), et décrit des oiseaux analogues. Nous nous sommes assurés depuis que ceux du Bas Laos sont semblables, ainsi que ceux signalés à Choreo, province de Pleiku, et dans celle de Savannaket par David-Beaulieu. Leurs ailes varient de 62 à 69 mm., les exemplaires de la Cochinchine paraissant enclins à une taille un peu supérieure. Nous référons donc à la présente sous-espèce les Charbonnières du Sud et du Sud-Ouest de l'Indochine, où elles sont d'ailleurs assez rares et d'une distribution très localisée et fragmentée. Cette forme est très voisine de *nipalensis*, ne différant guère que par le centre noir, au lieu de gris bleuté, des grandes couvertures alaires.

806. **Aegithalos concinnus annamensis**

Sous-espèce de *concinnus*.

807. **Aegithalos concinnus talifuensis**

Le genre *Aegithaliscus* n'est pas suffisamment caractérisé pour être retenu.

813-820. Le genre *Paradoxornis* est transféré aux Timaliinés (L'Oiseau, 1946, p. 18).

813. **Paradoxornis flavirostris guttaticollis**

Trouvé au Mauson, près de Langson, par Milon.

818. **Paradoxornis gularis margaritae**

Forme à rattacher à l'espèce *gularis*.

819. Paradoxornis gularis laotiana

Psittiparus gularis laotianus Delacour, Bull. Brit. Orn. Cl., 47, 1928, pp. 19-20 : Xieng Kouang, Laos.

Deignan a montré que cette sous-espèce est valide (The Birds of N. Thailand, pp. 309-310).

819 bis. Paradoxornis atrosuperciliaris atrosuperciliaris

Chleuasicus ruficeps var. atrosuperciliaris Godwin Austen, Pr. As. Soc. Bengal, 1877, p. 147 : Saddya, Assam.

Trouvé au Tranninh par David-Beaulieu; rare (L'Oiseau, 1948, p. 138).

822. Sitta europaea tonkinensis

823. Sitta europaea neglecta

Rapportés à l'espèce *europaea*.

824. Sitta europaea griseiventris

L'examen de nombreux exemplaires par M. Deignan et par moi-même nous a permis de conclure qu'il n'y avait aucune différence entre les populations du Mt Victoria (Chin Hills, Birmanie) et celles du Langbian. Ils sont semblables de couleur et de taille, et remarquables par le ton gris pâle des parties inférieures. *L. e. nagaensis* les a beaucoup plus fauves.

825. Sitta frontalis frontalis

Swainson, Zool. Ill., ser. 1, pt. 1, pl. 2, oct. 1820 : Ceylan.

Vaurie a démontré (Am. Mus. Novit., 1472, 1950, pp. 11-13) que la forme *corallina* n'est pas acceptable.

826. Sitta frontalis solangiae

Sitta frontalis fortior

Ces Sitelles bleues à bec jaune sont maintenant considérées comme des sous-espèces altitudinales de *frontalis*, comme celles des Philippines, également à bec jaune.

828 bis. Certhia discolor laotiana subsp. nov.

Les oiseaux du Tranninh, où ils ne fréquentent que les hautes montagnes, sont d'un gris fuligineux aux par-

ties inférieures comme ceux du Langbian (*meridionalis*), mais ils en diffèrent par leurs sous-caudales et rectrices d'un roux un peu plus clair, et surtout par leurs parties supérieures moins rousses et beaucoup plus fortement marquées de noir et de fauve clair, davantage encore que chez *shanensis* qui, d'autre part, est plus fauve, moins grisâtre, en dessous. Cette dernière forme n'a été trouvée en Indochine que dans le massif du Fansipan.

Type : Museum of Comparative Zoology, Cambridge, Mass. N° 267753, collecté au Phu-Kobo, Xieng-Khouang, Laos, le 15 décembre, 1938 (N° 446), par J. Delacour, F. Edmond-Blanc et J.C. Greenway. Aile : 70 mm. Trois autres exemplaires ont une aile de 68 à 72 mm. Il ne paraît pas y avoir de différence moyenne de taille entre les différentes sous-espèces de *Certhia discolor*.

829. Nectarinia chalcostetha chalcostetha

Rapporté au genre *Nectarinia* (Zoologica, 29, 1944, pp. 17-38).

832 bis. Aethopyga siparaja seheriae

Nectarinia seheriae Tickell, Journ. Asiat. Soc. Bengal, 2, 1883, p. 577 : Seheria, Borabhum.

Les exemplaires du Haut Laos et du Nord-Ouest du Tonkin appartiennent à cette forme à queue verte.

834. Aethopyga saturata petersi

Deignan, Journ. Washington Acad. Sci. 38, 1948, p. 22 : Pakha, Tonkin

Occupe tout le Nord de l'Indochine.

834 bis. Aethopyga saturata ochra

Deignan, Ibid. p. 23 : Thateng, Bas-Laos

Occupe le Bas Laos et le Kontoum (Dakto).

834 ter. Aethopyga saturata cambodiana

Delacour, Journ. Washington Acad. Sci., 38, 1948, p. 184 : Bokor, Cambodge.

Forme particulière aux chaînes de l'Eléphant et des Cardamomes.

835. Aethopyga saturata johnsi

Considéré comme sous-espèce de *saturata*.

841-845 *Nectarinia* remplace *Cinnyris* (Zoologica, 29, 1944, pp. 17-38).

843. Nectarinia sperata emmae

N. braziliana et les sous-espèces alliées appartiennent à l'espèce *sperata* (Zoologica, 29, 1944, p. 27).

846. Anthreptes malacensis malacensis

Orthographe rectifiée.

847. Nectarinia leptogrammica lisettae

847 bis. Nectarinia leptogrammica mariae

Deignan, Proc. Biol. Soc. Washington, 56, 1943, p. 30 : Trang Bom, Cochinchine

Propre à la Cochinchine.

Cette espèce est plutôt un *Nectarinia* qu'un *Anthreptes*. (Zoologica, 29, 1944, p. 24).

853. Anthreptes singalensis koratensis

Chalcoparia est un synonyme de *Anthreptes*. (Zoologica, 29, 1944, pp. 17-33).

854. Dicaeum cruentatum siamense

Kloss, Ibis, 1918, p. 216 : La bua Kao, Siam.

La sous-espèce *siamense* est valable.

857. Dicaeum ignipectus ignipectus

858. Dicaeum ignipectus cambodianum

Espèce distincte de *sanguinolentum*.

860. Dicaeum agile pallescens

Piprisoma modesta pallescens Riley, Proc. Biol. Soc. Washington, 48, 1935, p. 148 : Pakchang, E. Siam.

Remplace *Piprisoma modestum.*

862. Dicaeum melanozanthum

Pour ces changements de nomenclature, voir Mayr et Amadon, American Museum Novitates, 1360, 1947, pp. 1-32.

868. Motacilla alba alboides

Niche à Langson (Milon). Trouvé au Cambodge en hiver.

Il est possible que *M. a. baicalensis* visite aussi l'Indochine en hiver.

870. Motacilla cinerea melanope

Pallas, Reise d. v. Prom. Russ. Reichs, 3, 1776, p. 696 : Daurie

La sous-espèce orientale est reconnaissable.

874. Motacilla indica

Dendronanthus n'est qu'un synonyme de *Motacilla* (Zoologica, 30, 1945, p. 112).

883, 883 bis. Alauda gulgula coelivox

Alauda gulgula herberti

Une récente étude par C. Vaurie des Alouettes des champs eurasiennes montre que la grande et la petite formes co-existe largement en Afganistan et au Turkestan. Il devient donc nécessaire de les séparer en deux espèces, *arvensis* et *gulgula.*

876. Anthus pelopus

Hodgson, Zool. Miscell. (Gray), 16, June, 1944, p. 83 : Nepal

Remplace *roseatus*, qu'il antedate. Kinnear a identifié recemment le type au British Museum, et le nom *pelopus* devient employable.

884. **Mirafra javanica williamsoni**

885. **Mirafra assamica marionae**

Tous deux sont signalés à Savannaket par David-Beaulieu.

888. **Emberiza aureola ornata**

Schulpin, Ann. Mus. Acad. Sci. URSS, 28, 1927 : embouchure de la rivière Suifein, Travritchanka, S. Ussuriland.

Sous-espèce orientale reconnaissable.

891 bis. **Coccothraustes migratorius migratorius**

Le genre *Eophona* n'est pas acceptable.
Trouvé aussi en hiver à Langson (Milon).

? 895 bis **Carpodacus erythrinus erythrinus**

Loxia erythrina Pallas, Nov. Comm. Acad. Sci. St Petersbourg. 14, 177, p. 587 : S. Russia and Siberia (Kuybishef, Volga).

Signalé au Tonkin par Bourret comme différant de *murati*. Il s'agit probablement de cette sous-espèce du Nord en migration.

896. **Carpodacus nipalensis intensicolor**

Procarduelis nipalensis intensicolor, St. Baker, Bull. Brit. Orn. Cl., 45, 1925, p. 92 : Yunnan.

Procarduelis est un synonyme générique. La forme *intensicolor* est reconnaissable. (Vaurie, Am. Mus. Nov., 1424, 1949, p. 45).

902. **Ploceus philippinus burmanicus**

Le nom spécifique est *philippinus*.

904. **Ploceus hypoxanthus hymenaicus**

Ploceella hypoxantha hymenaica, Deignan, Auk 64, 1947, pp. 304-305 : Nong, C. Siam.

Cette espèce n'est qu'un *Ploceus*. La forme continentale est plus verdâtre sur le manteau et a le haut de la poitrine plus teinte de brunâtre que la forme nominale de Sumatra; *chrysaea* est un nomen nudum.

905-907. *Lonchura* est le nom générique valide remplaçant *Munia*.

905. Lonchura malacca atricapilla

L. atricapilla est une sous-espèce de *L. malacca* (Linné 1776). On la trouve aussi au Cambodge. (Zoologica, 28, 1943, pp. 69-86).

907. Lonchura striata acuticauda

Munia acuticauda Hodgson, Asiat. Res., XIX, 1856, p. 153 : Nepal.

Les populations de l'Indochine, du Siam continental, de la Birmanie et de Haïnan se rapprochent davantage par la teinte du croupion de celles de l'Himalaya que de celles de la Péninsule Malaise (*subsquammicollis*).

908 bis. Erythrura prasina prasina

Une seconde colonie indochinoise a été découverte par David Beaulieu près de Tchepone, Moyen Laos (L'Oiseau, 1850, p. 42).

909. Estrilda amandava punicea

909 bis. Estrilda amandava flavidiventris

Le nom générique *Amandava* est un synonyme de *Estrilda* (Zoologica, 28, 1943, pp. 69-86). *flavidiventris* se rencontre au Tonkin où il est rare; *punicea* à Haïnan, en Cochinchine, au Cambodge et à Java.

910-917. Toutes ces espèces sont placées dans le genre *Sturnus*, dont *Spodiopsar*, *Sturnia*, *Sturnopastor* et *Gracupica* sont des synonymes, d'après Amadon (Am. Mus. Novitates, 1247, 1943, pp. 1-6).

919. Acridotheres cristatellus brevipennis

Hartert, Nov. Zool. 1910, p. 250 : Kuingchau, Haïnan.

Les exemplaires de l'Indochine et de Haïnan ont une aile de 125 à 135 mm. Ceux du Nord et du Centre de la

Chine, au Yunnan, du Kouangsi et du Nord-Ouest de la Birmanie *cristatellus*, mesurent 135 à 145 mm. Ceux de Quang-Tchéou-Van sont intermédiaires, (131-143), mais plus proches de *cristatellus*.

Cette espèce et *fuscus grandis* vivent et nichent sur le même territoire dans tout le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine et, ainsi que je l'ai remarqué maintes fois, il s'agit de deux espèces distinctes.

92 . Mino coronatus

Rattaché à juste titre au genre *Mino* par Amadon ; *Ampeliceps* devient un synonyme.

925. Oriolus chinensis diffusus

Ce Loriot niche dans le Nord de l'Indochine (Tranninh, Langson) et émigre en hiver vers le Sud, devenant alors commun jusque dans la Cochinchine et le Sud-Annam, à basse altitude.

926. Oriolus tenuirostris tenuirostris

David-Beaulieu l'a trouvé, en été, au Tranninh et croit qu'il y niche ainsi que *O. diffusus indicus*. Il semble donc que ces deux formes, très différentes, doivent être considérées comme deux espèces distinctes.

926 bis. Oriolus tenuirostris invisus

Les Loriots jaunes qui nichent au Langbian, Sud-Annam, à haute altitude et y sont sédentaires, ne diffèrent de *O. tenuirostris* que par leur bec un peu plus court, et leur taille moindre. Ils doivent être placés dans la même espèce.

931. Oriolus traillii mellianus

Il paraît préférable de considérer provisoirement cette forme du Sud-Est de la Chine comme une sous-espèce de *traillii* qui, de même que *nigellicauda*, de Hainan,

émigre en Indochine. La situation de ce dernier, trouvé l'hiver dans tout le Nord de l'Indochine en même temps que *O. t. traillii*, qui y est sédentaire, n'est pas encore très claire.

937. Kitta erythrorhyncha erythrorhyncha

938. Kitta erythrorhyncha magnirostris

939. Kitta flavirostris robini

940. Kitta whiteheadi xanthomelana

Les noms de genre *Urocissa* et *Cissopica* sont des synonymes de *Kitta* (Amadon, Am. Mus. Novitates, 1251, 1944, pp. 1-21).

944-945-946. *Kitta* remplace *Cissa*.

Les formes *hypoleuca, chauleti* et *concolor* sont sous-espèces de *Kitta thalassina*.

947-953. Les espèces *vagabunda, formosae, frontalis, temia* et *temnura* sont placées ensemble dans le genre *Crypsirina*, dont *Dendrocitta* et *Temnurus* deviennent des synonymes (Amadon).

954. Garrulus glandarius leucotis

Ce Geai est rapporté à l'espèce *glandarius*.

NOTES BIOLOGIQUES
SUR LA CHOUETTE CHEVECHE

Carine noctua Vidalii (A.-E. Brehm 1857)

par André LABITTE

Ce petit rapace nocturne est représenté par de nombreux individus sédentaires dans la région drouaise (partie Nord du département d'Eure-et-Loir).

Il affectionne surtout les côteaux plantés de pommiers à cidre dont beaucoup sont creux, et aussi les parties de la vallée de l'Eure constituées par des pâturages bordés de vieux saules caverneux, plus rarement il occupe les cavités des murailles des vieux édifices. On le rencontre également, surtout en fins de journées, sur les poteaux supportant les fils électriques le long des routes, mais sa présence en plein bois est assez rare.

Bien que ce soit principalement le soir que l'on voit circuler les Chevêches, la clarté du jour ne semble pas les gêner dans leurs courts déplacements, et il n'est pas rare de les surprendre en plein midi dans le feuillage d'un pommier touffu, ou sur un têtard de saule, et les faire s'envoler en plein soleil, se dirigeant parfaitement pour regagner un autre endroit abrité.

La pupille de la Chevêche se dilatant ou se contractant immédiatement, lui permet de passer successivement de l'obscurité à la pleine lumière, et vice-versa.

Ses yeux sont grands par rapport à sa taille, l'iris d'un beau jaune vif chez l'adulte, est d'abord gris bleu chez le poussin, puis gris blanc jusqu'à la poussée des plumes.

L'aspect général de l'oiseau est trapu ; sa tête carrée au crâne plat, sans oreilles apparentes, ses ailes arrondies et sa queue courte lui donnent l'aspect d'un gros papillon de nuit.

Chouette Chevêche ♀ réintégrant l'intérieur d'un vieux pommier où sont ses œufs.

Clichés André Labitte

Jeunes Chevêches (19 juin 1935)

La Chevêche fait entendre ses cris d'intonations variées à peu près à toutes les époques de l'année, à la tombée du jour ; ce sont le plus souvent des sortes de miaulements que l'on perçoit d'assez loin, mais c'est surtout par nuits calmes avec clair de lune que le silence est troublé par ses cris, et il est fréquent d'entendre plusieurs Chevêches se répondre d'endroits différents.

Sa nourriture consiste en petits rongeurs et gros insectes tels que hannetons et géotrupes dont on trouve les élytres dans les cavités des arbres qu'elle fréquente, ou dans ses pelotes de réjection, mais elle s'attaque aussi parfois aux petits passereaux, comme en témoignent les rémiges et les rectrices, notamment de Mésanges, rencontrées dans ses repaires. Elle met en réserve dans des cavités d'arbres les mulots et campagnols, le plus souvent décapités, qui lui restent en superflu de sa nourriture quotidienne.

Un ♂ adulte du 24 janvier pesait : 220 gr., sujet très gras, estomac vide ; mesurait en longueur, du bec à l'extrémité de la queue, 0,215 ; aile, 0,160 ; queue, 0,070 ; tarse, 0,035 ; doigt médian et ongle compris, 0,028 ; formule de l'aile ; longueur des rémiges, 1re, 0,140 ; 2e, 0,155 ; 3e, 0,159 ; 4e, 0,160 ; 5e, 0,154 ; 6e, 0,142 ; 7e, 0,134 ; 8e, 0,129 ; 9e, 0,123 ; 10e, 0,120.

La stabilité de l'espèce en toutes saisons aux environs immédiats de son cantonnement de reproduction est reconnue en ce qui concerne les oiseaux adultes, et quand rien n'est venu déranger un couple du lieu de son habitat, et même parfois lorsqu'il l'a été, il le réoccupe l'année suivante. Tels endroits habités par des Chevêches depuis plusieurs années, le sont encore sinon par les mêmes individus, du moins par d'autres oiseaux de la même espèce.

Ayant placé déjà pas mal de bagues sur des Chevêches, je crois intéressant de récapituler les observations résultant de ce baguage.

Toutes les ♀ baguées dans des cavités, en ponte ou couvant, ont été reprises dans la même localité, et la plupart dans la même cavité, dans la proportion suivante :

Deux au bout de plus de quatre ans ;
Deux après trois ans ;
Quatre au bout de deux ans ;
Six au bout d'un an.

Sur soixante-trois bagues posées sur des Chevêches, il a été constaté 14 reprises d'oiseaux différents, soit 14 sur 63 un pourcentage de 22,22 %, et un total général de 17 reprises, une ayant été retrouvée trois fois en quatre ans, et une autre deux fois en trois ans, ce qui donne un pourcentage total de 17 sur 63, soit 27 %.

Le pourcentage des reprises de poussins bagués et retrouvés adultes (2 sur 10), est de 20 %.

La distance parcourue par les adultes du lieu de la reprise au point de baguage est nulle.

Par les jeunes, elle est de trois kilomètres (un cas).

Le record de durée de temps du port de la bague pour une ♀ adulte est de quatre ans et trois jours.

On peut donc conclure :

1° A une fidélité d'occupation du nichoir et une stabilité en toutes saisons au cantonnement choisi. Les mêmes femelles ont été retrouvées : l'une baguée E.757 le 22 avril 1939, une 1re fois le 2 mai 1940, une 2me fois le 1er mai 1942 une 3me fois le 24 avril 1943. L'autre marquée E.779 le 12 mai 1940 a été reprise une 1re fois le 12 mai 1943 puis le 15 mai 1944.

2° A une fidélité réciproque pour les deux individus d'un couple, celui-ci restant uni pendant la durée de la mauvaise saison.

3° Le baguage a permis en identifiant les ♀♀ de reconnaître une ponctualité annuelle dans la reproduction. Celle-ci exécutant le début de leur ponte à une date ne variant pas plus de cinq jours chaque année. Certaines ♀♀ étant particulièrement précoces, d'autres tardives.

En trente deux ans et sur 23 observations contrôlées j'ai enregistré la ponte du premier œuf :

le 16	avril	en 1918	le 30	»	en 1929
le 17	»	en 1926	le 16	»	en 1931
le 20	»	en 1928	le 27	»	en 1932

le 26	»	en 1933		le 26	»	en 1942
le 22	»	en 1934		le 9	»	en 1943
le 18	»	en 1935		le 14	»	en 1944
le 30	»	en 1936		le 17	»	en 1945
le 17	»	en 1937		le 20	»	en 1946
le 4	»	en 1938		le 17	»	en 1947
le 18	»	en 1939		le 24	»	en 1948
le 11	»	en 1940		le 16	»	en 1950
le 17	»	en 1941				

Soit à la date du 4 avril pour la plus précoce, et à celle du 30 avril pour la plus tardive. (En 1929 et 1936 le froid s'était prolongé assez tardivement, jusque dans la deuxième quinzaine de mars.)

La date moyenne du début de la ponte paraît donc s'établir vers le 18 avril, qui correspond, en effet, à l'époque où l'on rencontre le plus de débuts de ponte.

Connaissant une dizaine d'emplacements de reproduction de Chevêches, il m'est relativement facile de surveiller chaque printemps l'apparition du premier œuf.

On trouve encore en juin des œufs de Chevêches, afférents à une ponte de remplacement, l'espèce pouvant en effectuer deux en plus de la normale, quand les œufs composant celle-ci ont été soustraits ou détruits avant l'incubation.

En considérant la date du 19 juin, en 1927, à laquelle trois œufs frais ont été trouvés, et celle du 4 avril en 1938 où le début d'une ponte fut constatée, il résulte que la durée de la période de reproduction paraît s'étendre occasionnellement chez cette espèce sur un maximum de 76 jours.

En général les pontes normales sont composées de quatre œufs, mais parfois elles n'en comprennent que trois, et il est assez rare d'en rencontrer cinq.

Sur quatre-vingt pontes complètes observées dans cette région, la proportion du nombre des œufs les composant serait de : 62 % pour quatre œufs ; 22 à 25 % pour trois ; 13 à 16 % pour cinq.

La Chevêche, comme tous les rapaces, ne pond pas quotidiennement, mais a la cadence de tous les deux

jours, et parfois de trois, comme j'ai pu le constater à plusieurs reprises.

L'incubation ne commence que lorsque la ponte est complète, mais la ♀ se tient souvent dans la cavité à côté de ses œufs en attendant que le nombre de ceux-ci soit au complet.

Le comportement de cette Chouette est différent pour la continuation ou le renouvellement de sa ponte suivant les circonstances qui lui sont imposées.

En général, quand on lui soustrait les deux premiers œufs pendant qu'elle n'occupe pas la cavité, il lui arrive assez souvent de la continuer sans abandonner l'emplacement choisi, cependant elle n'y répond pas toujours, il n'y a rien d'absolu. Cependant l'enlèvement d'une ponte complète ne l'empêche pas de redonner au même endroit sa ponte de remplacement quelque temps après, ordinairement dans un minimum de vingt jours : laps de temps sensiblement de même importance que pour d'autres Strigidés.

Les œufs sont généralement de forme sphérique ou s'en rapprochant, légèrement ovalaire, à coquille lisse de couleur blanche, mesurant pour le grand axe de 30 à 34 m/m et de 27 à 30 pour le petit.

Les poussins recouverts d'un duvet blanc laineux, reposent à même le bois vermoulu au fond de la cavité. A l'âge de douze à quatorze jours, la couleur du duvet prend une teinte plus grise et apparaissent de petites plumes sur le dos.

L'intérieur de leur trou n'est pas un exemple de propreté, et il s'en dégage une odeur de fauve peu agréable. Cela est assez normal, le fond de la cavité où reposent les poussins étant environ à quarante centimètres de profondeur de l'orifice d'entrée, ils vivent avec peu d'aération au milieu de leurs excréments en partie liquides, de couleur brune qu'ils projettent sur les parois intérieures et sur le fond, piétinant leur pelotes de réjection rendues par le bec. Ils se montrent assez gloutons dans leur tout jeune âge et paraissent avoir fréquemment besoin d'aliments, en manifestant d'une manière quasi-incessante de petits pépiements. Un jour, en introdui-

sant la main et l'avant-bras dans l'intérieur de l'arbre, bouchant par conséquent la seule ouverture d'accès, ils m'attiraient le bout des doigts dans leur bec et faisaient des efforts pour essayer de les avaler.

Je pense que la ♀ pourvoit à leur nourriture dans le courant de la journée, même par luminosité prononcée, car je l'ai surprise à plusieurs reprises venant à sa nichée. Cependant je ne crois pas qu'elle chasse elle-même, elle ne ferait que pourvoir ses poussins en se rendant dans les différents garde-manger des arbres creux dans lesquels sont entreposées les proies capturées au cours de la nuit par le ♂, ce qui expliquerait les charniers qui existent dans les parages de la nichée et dans lesquels j'ai trouvé entr'autres : une fois (le 11 juin dans un tronc creux de pommier, les rectrices d'une Mesange charbonnière (*Parus major*), dans un second, le corps décapité d'une Mesange bleue (*Parus cœruleus*) enfin, dans un troisième, le cadavre d'un Campagnol des champs (*Microtus arvalis*) fraîchement apporté.

A l'âge de 16 à 18 jours, les plumes brunes et grises remplacent le duvet qui ne subsiste que par places, en touffes. Les rémiges primaires commencent à sortir de leur gaine, mais le croupion et les pattes des poussins sont presque toujours maculés d'excréments amoncelés à l'intérieur de la cavité. Avec l'âge, le caractère des jeunes oiseaux devient plus indépendant et plus farouche, ils semblent se rendre compte que les conditions les mettant au contact de l'homme ne sont pas normales. Ils restent silencieux et cherchent à fuir ou à se cacher lorsqu'on les sort de leur demeure et qu'ils sont encore incapables de se servir de leurs ailes, mais jamais ne songent à se défendre.

La durée de l'élevage des jeunes au nid est au minimum de 30 jours.

**

Addenda :

Il est à noter que pendant la période de chasse interdite, soit entre 1939 et 1945, je retrouvais plus couramment les Chevêches que je baguais. Inspectant depuis

cette époque toujours les mêmes emplacements de reproduction et avec autant d'activité, je constatais une forte diminution des reprises, les emplacements demeurant vacants ou occupés par de nouvelles Chevêches non baguées, ce qui indiquerait que celles qui l'avaient été antérieurement avaient été détruites et très probablement tuées au cours des saisons de chasse d'avant 1950 par les nombreux porteurs de fusil qui, pour ne pas se faire connaître, préfèrent faire disparaître la bague en même temps que l'oiseau.

NOUVELLES OBSERVATIONS
sur le *MELICHNEUTES ROBUSTUS* Bates

par P.-C. ROUGEOT

Depuis la rédaction de notre première étude sur les Indicatoridés de la forêt gabonaise[1], il nous a été donné d'effectuer des nouvelles observations au sujet de *Melichneutes robustus* Bates dans le Nord du Gabon, à Oyem, localité où nous avons résidé deux années consécutives.

Nous pensons que la publication des notes que nous avons prises sur le vif contribuera à apporter un peu d'inédit à l'étude de ce mystérieux oiseau, dont nous avons d'ailleurs obtenu deux spécimens de sexe femelle en août-septembre 1949.

Septembre-octobre 1949 : lors de chacune de nos sorties, le *Melichneutes* manifeste fréquemment sa présence au dessus de la forêt, à l'endroit même où, le 4 dans la matinée, notre ami Pouderoux en a tué un.

23 Novembre : à peine arrivé à mon bureau, vers 8 heures du matin, j'entends à deux reprises l'étrange bruit du « Selem N'Gomo » juste au dessus du poste d'Oyem. Cependant, je ne le vois point.

2 Janvier 1950 : nous entendons quatre fois l'oiseau-sirène (c'est ainsi que j'aime à nommer le *Melichneutes*), au bord de la route de N'Zorengone, vers 11 heures, après dissipation du brouillard qui recouvrait la forêt ce matin là. Fait digne de remarque : la première série de sons est incomplète; très faible, audible à cinquante ou cent mètres tout au plus, elle se compose de trois frrt... frrt !

(1) L'Oiseau et la Revue Française d'Ornithologie, Vol. XX, avril 1950, pp. 51-63.

A n'en pas douter, ce n'est qu'un crissement de plumes n'ayant pas atteint la sonorité des modulations habituellement produites. En février-mars, époque où le ciel est d'ordinaire plus dégagé qu'en saison sèche, le *Mélichneutes* se montre moins bruyant qu'à l'accoutumée.

Le 2 Avril, dans la matinée, le chef de secteur scolaire d'Oyem M. Chèze et moi-même chassons une fois de plus dans la forêt qui borde la route de N'Zorengone. Le *Melichneutes*, toujours sédentaire, manifeste bruyamment sa présence, sans que nous parvenions à l'apercevoir. Vers midi nous prenons le chemin du retour et nous constatons avec surprise que le bruit du « Selem-N'Gomo » (nous l'écoutons en tout neuf fois), nous accompagne jusqu'au village de Keng-Akok, sis aux portes d'Oyem.

Là, ayant parcouru deux kilomètres environ, l'oiseau s'arrête et continue ses sonores évolutions — tout en restant invisible pour nous — entre deux ou trois grands arbres, survivants de la grande forêt primitive qui dominent la petite brousse des environs.

Le 10 Avril: notre chasseur François N'Gomo nous rapporte qu'il a entendu dans une plantation, non loin du village d'Akoakam, plusieurs « Selem-N'Gomo » « parler » (selon l'expression indigène) en même temps.

Malgré les difficultés de la piste (coupée par trois cours d'eau et de nombreux marécages), nous nous rendons sur les lieux, M. Pouderoux et moi, mais le bruyant Indicateur à queue-en-lyre semble nous fuir, et nous revenons mécontents à Oyem (sans doute le soleil était-il trop ardent ce jour-là). Nous regrettons encore maintenant de n'avoir pu vérifier les dires de François N'Gomo, dont la veracité pourrait être un indice que les deux sexes du *Melichneutes* sont également aptes au vol sonore.

En Mai, l'oiseau-sirène est tout à fait silencieux.

Je fais néanmoins poser des pièges (appelés « N'kouass » par les habitants d'Oyem) à proximité des arbres à miel, et j'obtiens ainsi plusieurs spécimens vivants d'*Indicator exilis* Cass. et *conirostris* Cass. Je leur rends la liberté et en profite pour étudier leur vol : celui-ci est toujours plus ou moins sinusoïdal et l'on aperçoit très bien

au début des phases ascendantes les oiseaux écarter leurs rectrices blanches. Nul doute que le « Selem-N'Gomo » n'ait un comportement voisin durant ses déplacements.

En Juin, la forêt retentit à nouveau du bruit de l'oiseau sirène. Nous notons un maximum de trente cinq « Hm Hem » pour une même période. Les sons, d'intensité croissante, sont toujours plus nombreux que les sons décroissants : en moyenne, nous en comptons de cinq à neuf contre deux à cinq seulement des seconds. Enfin, chaque émission se termine toujours par quelques sonorités très puissantes et de rythme accéléré.

Le 2 Juillet, par temps très sombre, je me rends en lisière du coin de la forêt que fréquente continuellement l'étrange oiseau invisible. Certains arbres commencent à se dépouiller de leur feuillage sous l'effet de la sécheresse.

Autour de moi les oiseaux sont nombreux et bruyants : Perroquets gris, Drongos querelleurs, Tourterelles, Touracos, Barbus et Malimbes. Le « Selem-N'Gomo » ne tarde pas à se faire entendre plusieurs fois.

Assis sur une souche, mon fusil entre les jambes, je regarde un petit Bulbul roussâtre chasser des insectes dans les buissons; quand un oiseau volant à la manière d'un Pic, et provenant de la forêt, vient se plaquer sur un tronc rouge légèrement penché, à une cinquantaine de mètres environ de moi. Je le vois entr'ouvrir en vol sa queue bordée de blanc ; il l'ouvre aussi pour se poser. Cet oiseau reste quelques instants accroché au tronc, tel un Pic-vert, prenant appui sur sa queue qui me paraît fourchue, avant de disparaître derrière un rideau d'arbres, sans m'avoir laissé le loisir de le tirer. Un peu plus tard, je manquerai dans un parasolier mort et tout près de cet endroit un oiseau dont l'allure est très semblable, sans que je puisse cependant affirmer qu'il s'agit du même. Peu après, j'entends à nouveau les sonorités du *Melichneutes* au-dessus de la forêt, mais sans en apprendre plus sur son compte ce matin-là. Je termine mes observations en examinant à courte distance des Malimbes *Malimbus malimbicus* (Daudin) des deux sexes s'affairer autour de

leurs nids en forme de bourse, suspendus à un palmier épineux croissant dans un marécage.

Sur le sentier du retour, j'effarouche une petite troupe de Pycnonotides très occupés à festoyer aux dépens d'innombrables fourmis noires qui couvrent littéralement une petite souche d'où s'écoule une sève délectable.

Le 9 Juillet, délaissant pour une matinée mes préparatifs de départ pour la France (je rentre en congé à la fin du mois), avec mon ami Pouderoux je reprends le chemin des lieux que hante mon oiseau favori sans imaginer quelle heureuse surprise il nous réservait enfin.

Nous arrivons sur notre terrain de chasse vers 10 heures. Le temps est sombre : la forêt paraît plus obscure que jamais sous un vrai ciel de saison sèche, chargé de gros nuages aux formes molles.

Tout de suite, le « Selem N'Gomo » commence son bruit de sirène et j'aperçois même la fin de son vol, l'oiseau se laissant tomber en diagonale, tel un bolide, derrière un parasolier.

Vers 10 h. 45, nous remarquons un oiseau de petite taille qui survole selon une trajectoire ondulée la forêt à basse altitude et assez lentement. — « Il vole comme un Indicateur », dis-je à mon camarade. Peu à peu, l'oiseau, dont on ne peut malheureusement distinguer la forme avec netteté, s'élève dans le ciel en décrivant de larges spirales et, peinant, semble-t-il, de plus en plus, à 200 mètres de hauteur environ (distance obtenue par comparaison avec les plus grands arbres des environs). A un moment donné, il se trouve au-dessus de nous et ressemble un peu, à cette distance, à une hirondelle ; mais il vole d'une façon toute différente, battant des ailes rapidement ; seules mes lunettes noires, d'excellente qualité, me donnent alors la possibilité de suivre sous les nuages ce point noirâtre et papillotant. Et soudain, probablement à bout de forces, l'oiseau met un terme à son ascension ; il semble s'arrêter pour faire le « Saint Esprit » comme un rapace guettant une proie, puis se laisse descendre par paliers. Alors, avec quelle joie n'entendons-nous pas, mais loin de l'oiseau, au-dessus même de la forêt sur les cimes de laquelle il se répercute, le son extraordinaire du

« Selem-N'Gomo » ! Ce dernier — car c'est bien lui — reprend un peu de hauteur et l'intensité des vibrations diminue. Enfin, il se laisse glisser avec une vitesse croissante vers la forêt où il va disparaître. Le son s'amplifie alors et finit par coïncider avec le petit oiseau qui en est l'auteur à la fin de sa chute. A peine revenus de notre étonnement, nous apercevons à nouveau l'oiseau-sirène, par chance, juste un instant avant sa chute



Vols du *Melichneutes robustus* Bates

1. Observation du 9 juillet 1950
2. Observation du 23 juillet 1950

En A-B : phases sonores.

bruyante. Il se comporte exactement comme il l'a fait un quart d'heure plus tôt : il se laisse tomber, reprend son ascension après un court déplacement horizontal, et

derechef glisse vers les frondaisons à toute allure, avec de brefs paliers.

Cependant le ciel s'éclaircit un peu, et nous quittons, vers midi, notre observatoire non sans avoir entendu une fois encore le *Melichneutes ;* un enfant pahouin qui nous accompagne nous dit l'avoir vu tomber.

Une semaine plus tard, le *16 Juillet*, le ciel est clair au-dessus de la forêt. Aussi bien le « Selem N'Gomo » l'a-t-il désertée. Je l'entends vers 9 heures très loin, derrière moi, du côté des nuages.

Le *22 Juillet*, j'entends le bruit que fait l'oiseau sirène à Angone et sur la route qui mène à la station d'essai de l'Hévéa. Il doit effectuer sa bruyante gymnastique juste au-dessus de la route, mais je ne puis parvenir à l'apercevoir.

Enfin, le *23 Juillet*, deux jours avant mon départ d'Oyem, je vais, accompagné de MM. Pouderoux et Lapègue, écouter une dernière fois mon étrange ami ailé. Nous nous installons dans notre observatoire habituel, sur une éminence couverte de manioc d'où l'on domine la forêt située en contre-bas ; j'ai en main ma petite caméra Paillard et ne désespère pas de fixer sur film les évolutions étonnantes du *Melichneutes*. Nous l'entendons presque aussitôt à trois reprises, et finissons par l'apercevoir dans le ciel très gris, vers 9 h. 30.

Comme le 9 juillet, nous le voyons monter en larges spirales irrégulières, battre des ailes rapidement et descendre après un assez long parcours horizontal. Mais voici qu'il innove : il interrompt tout à coup sa chute bruyante, elle-même légèrement spiralée, pour remonter silencieusement et recommencer à choir plus loin. A chaque « hein-hein » sonore correspond bien un mouvement de l'oiseau, mais il nous est impossible, à distance, de distinguer nettement ce que font les rémiges et les rectrices, dont le rôle est sans aucun doute possible essentiel lors de l'émission du son de sirène.

Un quart d'heure plus tard l'oiseau se montre une deuxième fois. Il s'élève encore très haut en spirales et se laisse bruyamment tomber en ouvrant et fermant rapide-

ment ses ailes et sa queue. J'en profite pour le filmer à l'aide de mon téléobjectif.

Un peu avant 10 heures nous voyons encore l'Indicateur à queue en lyre; il parvient sous les gros nuages avant de se laisser tomber. Lors de sa chute largement en S. sa vitesse s'accroît de façon considérable.

Peu après le « Selem-N'Gomo » survole la forêt, non loin de nous, et se comporte de même manière que précédemment pour le reste.

Avant notre départ nous l'observons encore à quatre reprises et remarquons que l'ascension s'effectue rapidement parce que l'oiseau n'hésite pas à utiliser des pentes très raides.

La descente, elle-même amorcée par un dernier virage particulièrement brusque est généralement spiralée.

Bien entendu la chûte s'accompagne toujours du bruit si curieux que l'on entend au dessus de la forêt.

La durée moyenne d'un vol varie de une à deux minutes, la chûte n'excédant guère une trentaine de secondes. Nous avions l'espoir de pouvoir reproduire sur l'écran les ébats aériens de l'Indicateur à queue en lyre que nous avions filmé à plusieurs reprises au téléobjectif. Le format trop petit de notre appareil, et peut être aussi le peu de limpidité de l'atmosphère équatoriale, n'ont pas permis la réussite de ce projet, pourtant bien séduisant.

Il n'en reste pas moins vrai que le mystère qui entourait le comportement du *Melichneutes robustus* Bates est maintenant presque entièrement éclairci : c'est de préférence par temps sombre que le petit oiseau s'élève aussi haut dans les airs que ses forces semblent le lui permettre, pour se laisser ensuite tomber à une vitesse extrême vers la forêt. Lors de cette chûte, le « Selem-N'Gomo » ouvre et ferme rapidement les ailes et la queue, produisant ainsi un vibration très sonore qui peut être entendue de fort loin (la descente étant plus ou moins spiralée, l'on comprend facilement pourquoi à des séries de « Hein-Hein » excessivement puissantes succèdent des périodes beaucoup moins éclatantes).

Toutefois le son de sirène ne permet nullement de situer la position de l'oiseau dans le ciel, ce qui a fait

[illegible] aux populations indigènes à son invisibilité, d'ailleurs il est juste d'ajouter que, le bruit commencé, il est à peu près impossible d'apercevoir son auteur, tant sa glissade est vertigineuse. Deux points restent cependant à préciser : d'une part, le rôle des petites rectrices raides durant la chûte bruyante de l'oiseau, d'autre part, s'il s'agit ou non d'une parade amoureuse.

Pour terminer nous dirons qu'à notre avis la femelle est tout aussi capable que le mâle de se livrer à ces bizarres démonstrations, puisque morphologiquement elle ne diffère en aucune façon de son compagnon (si ce n'est par l'allongement moindre des sous-caudales, sans influence aucune bien certainement sur la production du bruit). Autre question à étudier sur place, dans cette majestueuse sylve équatoriale si pleine encore de promesses pour ceux que passionnent à juste titre tous les problèmes, tous les aspects de la Nature et de la Vie.

REFLEXIONS
SUR LA SYSTÉMATIQUE ORNITHOLOGIQUE
ET LA NOMENCLATURE

par J. BERLIOZ

Les questions qui vont être traitées ici et qui concernent la « Systématique », c'est-à-dire l'étude des affinités naturelles des Oiseaux, et la « Nomenclature » ou « Taxonomie », c'est-à-dire la façon d'exprimer ces affinités par des désignations latines conventionnelles, ont déjà fait l'objet sans doute de maintes discussions, surtout en raison du fait que certains biologistes confondent volontiers ces deux branches des sciences naturelles. Il ne me paraît pourtant pas inutile, au moyen de quelques exemples concrets, de revenir une fois de plus sur ce sujet, ne serait ce que pour mettre en garde les débutants ornithologistes contre les dangers d'un excès de précision.

La « Systématique » reste, malgré les attaques dont elle est l'objet de la part de certaines tendances inspirées de la mode actuelle, la tâche capitale des sciences naturelles, dont le but englobe la connaissance comparative de tout le monde vivant, animal et végétal, et même du monde inanimé. La « Nomenclature », elle, n'a jamais été qu'un artifice de l'esprit humain pour tenter de mettre de l'ordre et de la logique dans les idées que l'on peut se faire de la systématique.

Les grands progrès accomplis depuis un demi siècle d'une part dans l'étude du comportement des oiseaux à l'état de nature, et, d'autre part, dans la connaissance de leur répartition en populations locales ou géographi

ques, permettent à l'heure actuelle d'envisager ces questions avec plus de possibilités critiques qu'autrefois[1].

Depuis Linné, en effet, fondateur de la systématique, dont il ne dissociait pas la nomenclature (son ouvrage « *Systema naturæ* » 10e édition, 1758, a été par la suite conventionnellement choisi comme point de départ de toute discussion relative à ces sciences), jusqu'à la fin du siècle dernier, a prévalu cette conception, basée sur l'étude des caractères morphologiques et parfois anatomiques de spécimens conservés en collection, que toute différence apparente entre individus, même de parenté proche, justifiait la notion d'espèces distinctes. La nomenclature binominale (genre et espèce) utilisée jusqu'alors s'est contentée de traduire cette tendance, et la « Hand-list » de Sharpe (1899-1909), répertoire de toutes les formes d'oiseaux décrites à cette époque, a été le dernier en date des grands ouvrages fondamentaux de l'Ornithologie à s'en inspirer. Pourtant, dans l'immense encyclopédie descriptive qui l'avait précédée, le « Catalogue of Birds in the British Museum » (1874-1892), qui reste l'ouvrage capital de toute l'Ornithologie moderne, Sharpe et ses nombreux collaborateurs avaient déjà amorcé plus d'une fois les notions de « race géographique » et de « variété », en même temps qu'ils introduisaient dans leur nomenclature (en générale binaire) des dénominations latines supplémentaires pour exprimer ces notions.

C'était d'ailleurs l'époque où la constante accumulation de nouveaux matériaux d'étude laissait à l'Ornithologie systématique tout son caractère analytique primitif, étant insuffisamment mûre encore pour la synthèse. En France, l'école des systématiciens d'alors (non pas seulement les ornithologistes, mais tous les zoologistes) restait fidèle à ce principe linnéen que toute différence extérieure, même légère, entre deux individus mérite de fixer l'attention par la création de dénominations latines différentes, quitte à laisser aux recherches ultérieures le

(1) Ne seront pas envisagées ici les notions de tribu, de genre, et de sous-genre, mais seulement celles d'espèce, de sous-espèce et de variété, ainsi que la nomenclature trinominale qu'elles ont entraînée.

soin de confirmer ou d'infirmer la valeur de ces distinctions. Sans doute d'éminents systématiciens, tels A. Milne-Edwards et E. Oustalet, semblent-ils, dans certains de leurs travaux les plus récents, avoir perçu le côté un peu arbitraire et provisoire de cette façon de faire, qui prévalut du moins longtemps et dont un des plus récents exemples dans la littérature ornithologique française est l' « Histoire naturelle des Trochilidés » d'E. Simon (1921). Cet ouvrage d'érudition et de haute probité scientifique, conçu avec logique et subtilité, mais d'une présentation peut-être un peu périmée, utilise volontairement une nomenclature dont les désinences ternaires, quand elles existent, s'appliquent tantôt à des races géographiques, tantôt à des variétés de coloration, tantôt à des aberrations présumées, bref tout ce qui, dans l'esprit de son auteur, marque une « différenciation » de quelque nature qu'elle soit, insuffisante néanmoins pour avoir un caractère spécifique.

Pourtant, bien antérieurement, E. Hartert, qui fut en cela bientôt suivi par presque tous les Ornithologistes, avait tenté d'introduire plus de discipline dans la nomenclature en adoptant délibérément, dans son grand ouvrage : « Die Vögel der paläarktischen Fauna » (1910), la nomenclature trinominale, mais en restreignant l'usage des désinences ternaires à la seule notion de « sous-espèce géographique », c'est-à-dire de variation localisée géographiquement. Depuis cette époque, cette conception a le plus généralement prévalu et la méthode trinominale a été intégralement adoptée sur la base du seul critère géographique, l'emploi de désinences latines ternaires ou quaternaires pour des « variations mutationnelles » ou des « aberrations » restant toléré, mais à condition de les accompagner d'un terme explicatif, par exemple : *Phasianus colchicus* mutatio *tenebrosus* pour le « Faisan noir ».

En d'autres termes, tandis que certains auteurs ont pu considérer qu'une dénomination ternaire devait seulement traduire une variation morphologique chez une espèce donnée sans que cette variation coïncide forcément avec une localisation géographique précise, d'au-

tres, au contraire, — Hartert et ses adeptes — ont préféré restreindre l'usage des dénominations ternaires aux seules variations géographiques.

En réalité, à mon avis, pour qu'une dénomination subspécifique ternaire à la façon de Hartert soit valable, il faut non seulement que le caractère différentiel précis qu'elle traduit soit constant, ou à peu près, dans une ou plusieurs régions définies, mais aussi que ce caractère n'existe pratiquement nulle part ailleurs à titre plus ou moins variable, car sans cela toute signification géographique reste illusoire. On peut concilier en nomenclature ces divers points de vue en utilisant, comme il a été dit plus haut, le système trinominal simple pour les sous-espèces bien définies à la fois géographiquement et morphologiquement, et les desinences triples ou même quadruples pour les variations seulement morphologiques, à condition d'y ajouter un terme explicatif, par exemple :

Lanius schach schach L. (sous-espèce géographique), forma ou mutatio *fuscatus* (Less.), cette mutation *fuscatus* n'étant connue — et d'ailleurs variable — que chez la sous-espèce géographique nominale de l'espèce *L. schach*.

Quant aux variations morphologiques progressives, souvent perceptibles dans les régions intermédiaires à deux régions données où les caractères différentiels entre populations locales s'avèrent à peu près constants, on peut toujours les traduire en nomenclature par les notations mathématiques $\pm$ ou $\gtrless$ (par exemple, *Ægithalos caudatus caudatus* (L.) $\gtrless$ *europæus* (Herm.) pour certaines populations locales de Mesanges à longue queue).

⁂

La nomenclature ternaire strictement géographique est-elle en effet de nature à traduire le plus fidèlement les conceptions de la « Systématique » moderne ? Il faut bien convenir que ce n'est qu'un pis-aller, une simplification, mais on doit se garder de lui attribuer des possibilités de définition absolue. C'est là la source de pres-

que toutes les discussions dites « de systématique » personne ne songera à contester des différences, même très légères, entre individus, lorsqu'elles sont prouvées par un matériel d'étude tangible ; mais ce que l'on peut toujours contester, c'est l'opportunité, selon les cas, d'exprimer ces différences par des désinences latines.

Parmi les systématiciens modernes, la conception du « groupe de formes » — ou de toute autre théorie similaire — telle que Kleinschmidt et ses continuateurs l'ont développée, tend de plus en plus à remplacer la conception linnéenne, trop rigide, de l' « espèce » : la compréhension de tels ensembles correspond le mieux à ce que l'on peut percevoir de la réalité des faits. Mais c'est une notion éminemment subtile et infiniment nuancée, dont une interprétation scrupuleusement exacte dans la nomenclature s'avère tout naturellement impossible. C'est pour cette raison que la nomenclature ternaire (critère strictement géographique) reste encore d'usage le plus pratique en Ornithologie.

Mais voyons précisément quelques-uns des côtés faibles de cette nomenclature plus géographique que zoologique, et à laquelle on a souvent fait le reproche justifié de n'apporter en certains cas aucun élément d'identification sans le secours des localités géographiques.

Actuellement, on peut considérer que les éléments qui permettent le plus souvent d'établir des distinctions de sous-espèces ou même simplement de populations locales sont grosso modo de trois sortes :

1° caractères de coloration ou de pattern;

2° caractères de taille ou de proportions;

3° caractères biologiques (voix, comportement, nidification, etc.) :

1° Parmi les premiers caractères, les variations mutationnelles non localisées géographiquement sont fréquentent. Ainsi j'ai déjà eu l'occasion de montrer (L'oiseau et R. fr. Orn., 1948, p. 153) que pour *Turacus persa* (L.), d'Afrique Occidentale, dont la « pattern » des côtés de la tête se présente sous trois aspects très légèrement différents, l'un de ceux-ci (forme *Zenkeri*

Rchw.) paraît sans doute habituel chez les populations du Sud-Cameroun et du Nord-Gabon, mais coexiste variablement avec un autre (forme *persa*) dans la plus grande partie de l'habitat de l'espèce. En conséquence, à mon avis, ce nom de *Zenkeri* ne saurait devoir être appliqué à une « sous-espèce géographique » véritable, mais à une variation morphologique largement dispersée.

D'autres exemples, empruntés aux mêmes régions, nous sont fournis par les Martin-Chasseurs du genre *Halcyon*. Reichenow a décrit ainsi un *H. senegalensis fuscopileus*, du Cameroun, qui se différencierait de la forme typique par l'intensification de la pigmentation céphalique. Or si ce caractère est en effet généralement discernable chez les spécimens provenant de régions forestières — plus pigmentées, selon le cas très général, que les populations des zones découvertes — il y a aussi quantité de régions où se rencontrent des individus pouvant être rapportés à l'une ou l'autre des deux formes ou même parfaitement intermédiaires, sans qu'il soit possible de tracer aucune limite, même approximative, que ce soit au Cameroun, en Basse ou en Haute-Guinée. Ainsi, parmi les 43 spécimens de la Collection du Muséum de Paris, l'un d'eux, provenant d'Oyem (Gabon), présente bien le maximum de pigmentation sur le vertex, mais tous les autres, provenant des régions les plus diverses (Congo, Gabon, Côte d'Ivoire, Soudan, Sénégal, etc.), se présentent sous les aspects les plus variés à ce point de vue, bien que toutefois au Sénégal et au Soudan les spécimens à tête foncée soient inconnus.

Il ressort donc que le nom de *fuscopileus* s'applique indistinctement à certaines populations du biotope forestier (avec une intensité d'ailleurs variable individuellement) plus qu'à celles d'une région géographique définie.

De même pour l'*H. malimbicus* (Shaw). Chez cette espèce, les variations d'intensité de la teinte bleue chez les populations continentales — variations sans doute en relation avec un habitat plus ou moins forestier —

ont toujours défié les tentatives de descriptions de « sous-espèces » géographiquement définissables, surtout si l'on tient compte des très faibles différences sexuelles possibles et du pâlissement éventuel des teintes à l'approche de la mue.

L'avifaune éthiopienne, dont les variations raciales sont rarement circonscrites en des limites précises, offre d'ailleurs bien d'autres cas similaires (*Sigmodus rufiventris* Bp, *Pitta angolensis* Vieill., etc).

Mais les oiseaux au plumage de couleurs métalliques présentent, du fait même de la microstructure de ce plumage, des occasions particulièrement fréquentes de variations de teintes plus ou moins en rapport avec des localisations géographiques : tels se montrent les Trochilides sud-américains. Ainsi, parmi ces derniers, prenons l'exemple du *Chlorestes notatus* (Reich.), espèce commune et largement distribuée dans les régions basses à l'Est des Andes : les populations du Pérou amazonien montrent, il est vrai, vis-à-vis des autres une tendance très généralisée à l'oblitération de la marque mentonnière bleue caractéristique de l'espèce, et J. T. Zimmer les a séparées récemment sous le nom subspécifique de *Chl. n. obsoletus*. Or cette particularité se montre exactement semblable, mais bien moins fréquente, chez des spécimens de Guyane et d'autres de Trinidad, et cette occurrence infirme, à mon avis, l'opportunité de cette dénomination géographique : il s'agit seulement d'une variation qui est plus habituelle au Pérou qu'ailleurs, mais qui ne correspond pas à une localisation définissable.

2° Plus peut-être encore que les différences de coloration, celles de « taille » moyenne, sur lesquelles sont basées grand nombre de prétendues formes locales, peuvent prêter à discussion : à quoi bon, en effet, attribuer des noms différents à des groupes d'individus dont les mensurations se chevauchent et qui, par conséquent, n'offrent aucun critère précis d'identification individuelle autre que celui de la localité où ils sont censés se reproduire ?

Cette question était déjà soupçonnée des auteurs anciens lorsqu'ils se contentaient, par exemple, de distinguer, dans la faune de France, un « Epervier majeur » de l' « Epervier ordinaire ». Les rapaces offrent ainsi de nombreux cas similaires où les différences de taille peuvent être très appréciables entre individus de même espèce et de même sexe, sans être du tout pour cela caractéristiques d'une région déterminée.

Parfois aussi il y a parallélisme ou convergence, en rapport sans aucun doute avec des conditions écologiques plus ou moins semblables, dans la différenciation de populations locales souvent très éloignées l'une des autres. Ainsi les Grands Corbeaux (*Corvus corax* L.) sédentaires au Groenland et ceux de l'Himalaya offrent, avec un aspect absolument identique, le même maximum absolu de taille discernable parmi les diverses formes locales de l'espèce, — ce qui justifie certainement l'emploi d'un seul nom subspécifique pour eux tous : *C. c. varius* Br., en y adjoignant d'ailleurs d'autres populations boréales aux proportions un peu plus variables (voir : J. Dorst, l'Oiseau et R. Fr. Orn., 1947, p. 58). Ce détail de nomenclature traduit bien l'infériorité du critère géographique considéré comme absolu.

Bien des contrées montagneuses multiplient de même les cas d'un accroissement plus ou moins prononcé de la taille moyenne, en fonction de l'altitude, des individus constituant les populations locales. Mais, parmi ces variations, il n'est pas toujours aisé de discerner les indices d'une subspécification rationnelle dans des limites définissables. Ainsi plusieurs sous-espèces de Madagascar, proposées par des auteurs modernes sur de simples différences « moyennes » de taille (avec chevauchement fréquent, lorsqu'on compare les individus), restent éminemment discutables et ne méritent pas, à mon avis, de donner lieu à des désignations latines particulières (par exemple, *Saxicola torquata Ankaratræ* Sal., *Monticola Sharpei interioris* Sal., *Nesillas typica monticola* Hart. et Lav., etc.).

3° Les différences biologiques observables « in vivo » entre populations locales d'une même espèce n'ont guère

de raison d'être exprimées en nomenclature, puisque pratiquement celle-ci sert surtout pour les classifications en musée, et il est bien inutile alors d'attribuer des noms différents à des spécimens rigoureusement identiques, lorsque ces différences biologiques ne s'accompagnent pas de différenciation morphologique au moins légère (quelquefois ces deux sortes de caractères différentiels se complètent fort utilement).

Il est indéniable par exemple que, selon les régions envisagées, une même espèce d'oiseau chanteur peut offrir dans son chant des différences appréciables (c'est la question des « dialectes » des biologistes modernes) : telles les Grives musiciennes du Sud-Ouest de la France, certaines espèces de Fringillidés de Scandinavie par rapport à leurs homologues d'Europe plus mériodionale, etc., etc.

De même dans la nidification, et cela se conçoit aisément, car si les oiseaux, dont l'art de construction est souvent très développé, ont tous tendance à adopter pour l'édification de leurs nids un type proprement spécifique (nidification à ciel ouvert ou dans des trous, nids ouverts ou fermés, en forme de coupe, de bourse, faits de branchages, de mousse, etc.), il est évident que leur extrême facilité d'adaptation leur permet, selon les biotopes habités par les populations locales, d'en modifier le choix des emplacements favoris, les matériaux de construction, etc.

L'influence des facteurs humains dans l'adaptation progressive des oiseaux reste à ce point de vue tout-à-fait caractéristique : telles les habitudes de nidification contractées par les Hirondelles et les Salanganes au contact des habitations humaines ; telles encore certaines espèces comme notre vulgaire Merle noir et le Ramier, qui, à Paris, se montrent très familiers et anthropophiles, tout en étant très sauvages au contraire en d'autres pays.

Il est clair que toutes ces modifications locales dans la biologie des populations aviennes, — difficiles même souvent à exprimer par des mots, comme c'est le cas pour les modifications vocales par exemple — ne sau-

raient être prises en considération que secondairement pour la nomenclature.

En résumé, la nomenclature ternaire basée sur le seul critère géographique ne me paraît devoir être adoptée qu'avec les restrictions indiquées ci-dessus. De même, comme il a été dit, elle pourra être utilement complétée par des désinences quaternaires pour les mutations ou variations morphologiques définissables. Les lépidoptéristes emploient d'ailleurs depuis longtemps et fréquemment cette nomenclature quaternaire, parfaitement justifiée en bien des cas, par exemple pour les espèces, comme le fameux *Papilio Memnon* de l'Indo-Malaisie, dont certaines sous-espèces géographiques offrent un polymorphisme unisexué bien précis.

Mais on comprend, dans tous les cas, que le systématicien soit amené à n'attacher qu'une valeur toute relative à ces désignations latines conventionnelles et l'on ne peut que recommander la modération dans l'usage, souvent encore excessif, qu'en font certains auteurs pour donner des noms à tort et à travers à des populations locales dont les caractères sont insuffisamment tranchés ou stabilisés.

NOTES ET FAITS DIVERS

Note sur l'hivernage du Cini dans la région parisienne

On sait que le Cini (*Serinus canarius serinus* L.), nicheur dans une bonne partie de la France et notamment assez abondant dans la région parisienne à partir du mois d'avril, nous quitte, en général, au cours du mois d'octobre, pour aller hiverner dans des régions plus douces.

Toutefois un certain nombre d'individus paraissent être plus ou moins sédentaires et il m'a été donné à plusieurs reprises d'observer cet oiseau en plein cœur de l'hiver.

Ainsi, le 1er janvier dernier, j'ai pu voir un couple de Cinis, en compagnie de deux Verdiers (*Chloris chloris* L.) sur un petit aérodrome du plateau de Villacoublay (S.-et-O.), en lisière de la forêt de Meudon, la température étant assez basse et le sol presque complètement enneigé.

De même, le 14 du même mois, sur le champ de manœuvres du bois de Vincennes (Seine), par un temps un peu moins froid et légèrement pluvieux, j'ai rencontré un second couple de ces oiseaux, dans le voisinage immédiat d'une petit groupe de Bruants zizis (*Emberiza cirlus* L.).

Il peut être intéressant de noter que, à la mauvaise saison, le Cini, comme d'autres Fringillidés, s'associe volontiers à des espèces différentes et qu'alors, comme eux, il déserte plus ou moins les parcs et les bosquets, pour rechercher les terrains vagues et les lieux découverts qui lui offrent un choix plus grand des menues semences constituant son ordinaire de l'hiver.

Paris, le 24 février 1951,
Jacques WATTEBLED.

L'époque des migrations et ses rapports avec l'histoire de certaines espèces

Fixé depuis 1941 à Ste Geneviève-des-Bois par les caprices de la Fortune, j'ai toujours été fasciné par la répétition des événements périodiques de la vie des oiseaux et sa corrélation avec le cycle de la Nature. J'ai surtout été frappé par le fait que chaque espèce d'oiseau migrateur revient au printemps à peu près toujours à une date précise et que cette arrivée ne peut être retardée que par des circonstances particulièrement défavorables.

J'entends par printemps le changement des conditions atmosphériques, lorsque la température atteint 15° C, ce qui dans cette partie du continent européen survient vers la fin de la première quinzaine de mars et paraît particulièrement frappant après un hiver rigoureux.

Les premiers migrateurs font leur apparition vers cette époque. Je parle de ceux que je puis observer facilement dans cette petite commune rurale à 30 km. au Sud de Paris : le Cini *Serinus canarius*, le Pouillot véloce, *Phylloscopus collybita* et le Rouge-Queue noir *Phoenicurus ochruros*. De ces trois espèces, deux sont méditerranéennes et se sont répandues tout récemment comme nicheuses en Europe occidentale. La première a atteint la région parisienne au début du Siècle ; la seconde poussa jusqu'aux côtes de la Mer du Nord pendant le XIXe, mais ne parut en Angleterre qu'au cours de la dernière guerre.

Nous savons qu'entre la période glaciaire et l'époque actuelle, le climat de l'Europe occidentale s'est de plus en plus adouci ; le printemps météorologique apparaît toujours plus tôt, l'automne s'éloignant de plus en plus du solstice d'été. Les pays précédemment recouverts de glace commencèrent à se peupler. Quand l'expansion printanière des oiseaux vers le Nord a commencé, ceux-ci suivirent l'adoucissement saisonnier des conditions atmosphériques particulières à cette époque lointaine et acquirent graduellement l'habitude de partir et d'arriver à une date déterminée, habitude qu'ils gardèrent lorsque, par la suite, le réchauffement de notre zone rendit le prin-

temps plus hatif, alors que ce fait eut du normalement les inciter à venir plus tôt.

Si maintenant nous examinons le cas des deux Rouge-Queues européens ainsi que celui de deux espèces voisines de Pouillots : le Véloce *Phylloscopus collybita* et le Fitis *P. trochilus* nous trouvons un certain parallélisme :

Phylloscopus collybita, *Phoenicurus ochruros* arrivent entre le 15 et 20 mars avec *Serinus canarius*	*Phylloscopus trochilus*, *Phoenicurus phoenicurus* arrivent deux semaines plus tard.

A gauche du tableau nous avons trois oiseaux qui ont ceci de commun entre eux qu'ils hivernent dans les pays méditerranéens et viennent chez nous dès le début du printemps. Deux d'entre eux — le Cini et le Rouge-Queue noir n'ont commencé à nicher dans nos régions que très tardivement; depuis un siècle environ.

Par contre les oiseaux énumérés dans la partie droite de ce même tableau hivernent en Afrique tropicale (voire même méridionale : *P. trochilus*) ; l'amplitude de leur mouvement migratoire nous laisse supposer que celui-ci a commencé à une époque beaucoup plus reculée et que par suite ces oiseaux sont venus nicher en Europe bien avant les espèces précitées.

Poursuivant ce raisonnement, si nous considérons le changement de climat intervenu depuis la fin de la période glaciaire, on peut admettre qu'au moment de leur première apparition en Europe occidentale le printemps commençait plus tard, mais habitués à revenir sur leur terrain de nidification à une date régulière et ne pouvant être influencés par l'adoucissement du climat en Europe alors qu'ils sont dans leurs quartiers d'hiver en Afrique tropicale ils continuent à nous revenir, toujours à la même époque que par le passé.

Ainsi sommes-nous amenés à émettre une hypothèse : lorsque deux espèces voisines (systématiquement et biologiquement) nous arrivent au printemps à des dates régulièrement différentes, celle qui revient le plus tôt

serait historiquement la nouvelle venue par rapport à l'autre.

Cette hypothèse est d'autant plus tentante qu'elle peut expliquer certains faits restés jusqu'ici difficilement explicables. Ainsi on a remarqué qu'en règle générale les oiseaux qui arrivent tard partent tôt, ex. les Martinets. Suivant notre hypothèse ils sont venus nicher en Europe occidentale bien avant les autres espèces alors que la période estivale était plus courte, puis ils ont continué à le faire sans être influencés par les modifications du climat survenues par la suite en Europe; celles-ci ne se faisant pas sentir dans les régions d'Afrique méridionale à l'époque de leur départ vers le Nord. De même le rythme naturel atavique les fait s'envoler vers le Sud dès le mois d'août alors que la température et l'abondance de nourriture leur sont encore très favorables.

Si l'on admet l'hypothèse ci-dessus, il faut cependant se méfier des conclusions trop hâtives.

Les facteurs affectant la vie des oiseaux, êtres extrêmement plastiques, sont nombreux, il serait imprudent de les perdre de vue. Ainsi la Mésange huppée et la Grive draine nichent tôt, ce ne sont pourtant pas des nouveaux venus. Au contraire ces deux espèces vivaient probablement sur la périphérie des régions glaciaires de l'Europe habituées aux rigueurs du climat boréal, elles étaient en place bien avant l'apparition des oiseaux migrateurs qui sont, depuis, devenus communs dans ces mêmes régions.

Avant de terminer j'aimerais poser une question aux spécialistes des problèmes du Coucou. Ce serait une conséquence curieuse de mon hypothèse :

Le Pouillot véloce, le Rouge-Queue noir et la Fauvette à tête noire (*Sylvia atricapilla*) sont arrivés chez nous après leurs congénères et le Coucou. Par conséquent ce dernier doit déposer moins souvent ses œufs dans le nid de ces trois espèces que dans celui des espèces voisines, arrivées plus tôt. Les faits confirment-ils cette déduction ?

Paul BOROVSKY.

Lanius excubitor en Bretagne

Chassant en forêt de Beffou (Côtes du Nord) le 28 janvier 1951, j'y ai observé de très près une Pie Grièche grise, sans pouvoir toutefois discerner si elle portait un ou deux miroirs sur l'aile.

Quelques heures plus tard, M. L. Costa de Beauregard vit lui aussi cet oiseau dans les mêmes parages, toujours en forêt. C'était la première observation qu'il faisait de cette espèce en Bretagne, où il réside souvent et où personnellement nous ne l'avions jamais rencontrée précédemment.

Il est possible que cet oiseau ait été cantonné là depuis quelque temps déjà, car, le 7 janvier, M. Van der Kemp m'avait dit qu'il avait bien cru voir une Pie Grièche grise au cours de la chasse.

Je dois ajouter que M. Van der Kemp et moi-même avons observé cet hiver bien plus d'oiseaux de cette espèce que de coutume, en Haute-Normandie.

Georges OLIVIER.

Reproduction de la Perdrix rouge *Alectoris rufa* (L.) en Eure-et-Loir

Jusqu'à maintenant, la Perdrix rouge n'avait pas encore été signalée se reproduisant dans la partie Nord du département d'Eure-et-Loir traversée par le 1er degré de longitude Ouest du méridien de Paris, et située légèrement en dessous du 49e degré de latitude Nord, constituant le pays Drouais, et je ne connais pas de captures authentiques faites dans cette région. Or, au début de juin 1950, sur le territoire de la commune de Mézières-en-Drouais, à 6 km. S.-E. de Dreux, un nid fut trouvé en fauchant une luzerne dans un carré de champs entourés de boqueteaux sur le plateau avoisinant le côteau en friches, planté de pommiers et parsemé de buissons, de

la rive droite de l'Eure; biotope semblant parfaitement convenir à l'espèce.

Il contenait 7 ou 8 œufs, dont un seul a pu être récupé entier, et qui me fut remis pour être déterminé. De coloration un peu plus pâle comme fond, avec des taches moins prononcées que le type normal, avec une forme légèrement ovoïde, il mesurait 42×29.

Confirmant cette trouvaille, j'ai appris par la suite que deux Perdrix rouges (très probablement les deux oiseaux de ce couple nidificateur) avaient été tuées dans les parages, le jour de l'ouverture de la chasse, dont l'une par notre collègue Georges Debu.

D'après l'enquête faite auprès des Stés de chasse des localités voisines pour savoir si des Perdrix rouges avaient été lâchées en vue de repeuplement, je n'ai pas eu confirmation du fait.

Il est intéressant de noter que Noël Mayaud dans son Inventaire des Oiseaux de France, donne la Perdrix rouge nidificatrice, indigène et commune en France, sauf dans la partie septentrionale au Nord de la Loire. Cependant quelques individus se reproduisent dans les départements de la Mayenne et de la Sarthe. Roger Reboussin, en 1935, dans sa Faune Ornithologique des Régions Naturelles du Loir-et-Cher, cite *Alectoris rufa* sédentaire et commune dans le Perche et la dit absente de la Beauce (ce qui est exact); or le Pays Drouais est situé au Nord de la Beauce dont il est distant de son centre, ainsi que du Perche, d'environ soixante-dix kilomètres à vol d'oiseau.

Précédemment, l'ornithologiste Marchand, dans son Catalogue des oiseaux observés dans le département d'Eure-et-Loir, (Revue et Magasin de Zoologie, p. 262, année 1865), disait : « ... cette Perdrix très commune autrefois dans le Perche, y devient rare. La facilité avec laquelle on la fait donner dans les pièges est la principale cause de sa destruction. On a remarqué aussi que les Perdrix grises devenant plus communes chassent les Perdrix rouges des contrées où elles étaient fixées. »

Un peu plus tard, l'abbé Letacq écrivait dans le bulletin de la Sté d'Horticulture de l'Orne, p. 50 du 3e fascicule, année 1899 : « ... au commencement du siècle, la Perdrix

rouge habitait toute la surface du département de l'Orne, mais les modifications apportées dans les cultures, et surtout la guerre incessante des chasseurs l'on fait reculer peu à peu vers le Sud... aujourd'hui elle ne se voit plus que dans la portion méridionale de l'arrondissement de Mortagne (Orne) au dessus d'une ligne partant de Nogent le-Rotrou (E.-et-L.) et se continuant par Bellême (Orne) jusqu'à Mamers (Sarthe) ».

Il était donc intéressant de signaler la reproduction d'*Alectoris rufa* en 1950 dans l'Arrondissement de Dreux (E.-et-L.).

André LABITTE.
Mars 1951.

Les hybrides Chardonnerets et Canaris sont-ils stériles ?

Dans un des fascicules de la collection « Que sais-je ? » traitant de l'hérédité, les hybrides du Chardonneret et du Canari sont cités parmi les exemples de stérilité.

A l'appui de cette opinion, on peut retenir l'exemple donné par M. Cusinier (dans son livre « Etude pratique des oiseaux de cage et de volière ») où l'auteur indique qu'ayant lâché dans une volière dix couples d'hybrides, il recueillit une centaine d'œufs dans les multiples nids qui furent faits, mais que tous ces œufs étaient clairs.

Par contre nous avons entendu plusieurs éleveurs assurer qu'ils avaient eu connaissance de cas d'hybrides féconds, notamment parmi les ♀. L'un d'eux nous a même affirmé qu'un appariement ♂ canari × ♀ hybride avait donné des jeunes.

Il nous a paru intéressant de poser ici la question.

Nous serions heureux que ceux d'entre nous qui ont eu connaissance de cas indiscutables nous en fassent part, en nous indiquant aussi exactement que possible quelles étaient les couleurs, les formes, des produits de la seconde génération — pour autant qu'il en existe.

Nous ajoutons, pour ceux que la chose peut intéresser, que les ♀ hybrides de Chardonneret et Canari, bien que stériles, sont généralement d'excellentes couveuses et de remarquable nourricières.

A ce titre elles se montrent fort utiles dans un élevage lorsqu'il s'agit de mener à bien des couvées abandonnées ou couvées d'hybrides ou d'indigènes; en effet, il arrive parfois, en raison des dates tardives de nidification du Chardonneret et du Bouvreuil, que les ♀ Canaris avec lesquelles ils ont été appariés tombent en mue au cours de la couvaison.

L'éleveur est alors fort heureux d'utiliser les services de la ♀ hybride dont il n'a aucun scrupule à sacrifier les œufs clairs et qui, en outre, a presque toujours le précieux avantage d'accepter très volontiers la pâtée pour insectivores nécessaire aux jeunes hybrides ou aux indigènes

L. HERVOUET.

Capture d'un Circaëte Jean-le-blanc
Circaetus gallicus (Gm.)
en Eure-et-Loir

Un Circaëte a été capturé vivant sur le territoire de la commune de Sorel-Moussel (E.-et-L.) en bordure de la forêt de Dreux, à la limite des départements de l'Eure et de l'Eure-et-Loir, le 2 septembre 1949.

L'oiseau que j'ai vu naturalisé monté en action, et exposé dans la salle du café de M. Julien Cérignan, au Pont de Fer, à Sorel Moussel, m'a paru être un jeune de l'année, (plumage non usé, flammeché de brun assez abondamment réparti sur toutes les parties inférieures) La position des ailes ouvertes ne m'a pas permis de prendre leur mesure avec exactitude.

C'est à la suite d'un contact brusque avec un fil électrique d'une ligne aérienne à haute tension, que cet oiseau a eu une aile abimée, ce qui a permis que l'on s'en empare. Après avoir été achevé, c'est un préparateur d'Evreux qui l'a monté.

André LABITTE
Mars 1951.

Le Grand Cormoran (*Phalacrocorax carbo* L.) en Eure-et-Loir

Depuis la création relativement récente de ballastières, converties par la suite en étangs permanents, au milieu des champs et prairies de la vallée d'Eure dans la partie Nord du département d'Eure-et-Loir, il devient de plus en plus courant d'y observer des oiseaux d'eau à l'époque de leur migration, et notamment des Cormorans.

C'est ainsi que le 29 octobre 1937, j'ai pu noter une première observation d'un vol de trois de ces oiseaux.

Puis le 9 septembre 1948, un groupe stationna sur la ballastière inondée de Cherisy à 4 km. de Dreux, et un spécimen fut tué au fusil. Sujet : ♂, poids : 2 kg. 200, long. : 0,870, aile : 0,350, estomac vide, plumage d'hiver.

Le 4 janvier 1951, un autre individu me fut apporté, tué également au fusil alors qu'il était branché avec l'un de ses semblables sur un peuplier en bordure de la rivière Eure à Cherisy. Sujet : , poids : 2 kg. 020, long. : 0,800, aile : 0,345, queue : 0,170, tarse : 0,062, bec : 0,065. Dans l'estomac : deux Perches *Perca* côte à côte de 0,19 de longueur. Plumage prénuptial noir à reflets bronze-verdâtre, aucune plage brune ou grise, mais quelques petites plumes éparses soyeuses blanches sur les côtés de la tête vers l'arrière et un peu sur le dessus, goitre grisâtre, commissures du bec : jaunes, une tache blanche composée de 2 plumes sur le côté externe des cuisses. Trace de mue au cou près de la tête. En outre, l'aile gauche possède toutes ses rémiges noires sauf les 18ᵉ, 19ᵉ et 20ᵉ (en commençant par l'extérieur), de couleur brune mais de la même longueur que celles les précédant ou les suivant immédiatement, avec les trois sous-alaires correspondantes également brunes.

A l'aile droite, la 1ʳᵉ rémige est brune ainsi que la 1ʳᵉ sous-alaire correspondante. Les 18ᵉ, 19ᵉ et 20ᵉ sont également brunes et identiques à celles de l'aile gauche avec les 3 sous-alaires correspondantes, mais en plus existe une autre sous-alaire brune correspondant à la 15ᵉ rémige noire. La 11ᵉ rémige noire est plus courte que

(1 cm.) celles qui l'environnent, tandis qu'à l'aile gauche c'est la 10e qui se trouve être la moins longue, par suite de mue.

Un autre sujet fut abattu dans la même région, à Marcilly-sur-Eure, dans le courant de janvier 1951, à peu près au même moment où était signalée à Paris, sur les flèches de Notre-Dame, une petite troupe de ces oiseaux.

En ce qui concerne les oiseaux qui font l'objet de cette note, et que j'ai eus entre les mains, il s'agirait vraisemblablement de *Phalacrocorax carbo sinensis* (Shaw et Nodder) 1801.

André LABITTE.
Mars 1951.

BIBLIOGRAPHIE

BARCLAY-SMITH (Phyllis)

A book of Ducks

(« Penguin books » Harmondsworth, Middlesex Angleterre - 34 p. petit in 8°, 16 pl. en couleurs; sh. 3/6).

Encore une charmante petite plaquette dans le style de celle que nous avons analysée il y a quelques années (v. : « L'Oiseau et la R.F.O. » 1947 p. 219).

Cette fois l'auteur traite des Canards les plus communs en Angleterre dont elle s'est faite, depuis plusieurs années, l'ardent défenseur contre une chasse abusive et dangereuse pour l'avenir de certaines espèces.

Après un court aperçu des caractères généraux et des mœurs de ces oiseaux, puis de leurs principaux modes de piégage, vient une description rapide des seize espèces les plus fréquemment rencontrées outre-manche, chaque description appuyée d'une planche en couleurs de Peter Shepheard. Ces planches, quoiqu'inegales, relèvent agréablement le côté déjà très soigné, pour ne pas dire luxueux, de la présentation de cette publication miniature.

R.-D. ETCHÉCOPAR.

FISH HAWK

Studies of british birds (Etudes d'oiseaux anglais)

1 vol. in-8 de 144 pages, avec 42 dessins hors texte. Deuxième édition Ed. Duckworth and Co. Londres, 1950. Prix relié : 7 s. 6 d.

Fish-Hawk est le pseudonyme de David K. Wolfe-Murray, l'auteur de « *Birds through the year* », à la fois chasseur passionné, fervent pêcheur, bon vulgarisateur et peintre d'oiseaux. En bref, ce livre de poche, préfacé par le comte de Radnor, est un recueil d'observations sur ces nombreux oiseaux que l'auteur a pu rencontrer au cours de ses séjours dans la région marécageuse du *Dornoch Firth*, en Ecosse.

Grâce à la clarté du texte et aux nombreuses planches en noir reproduisant les dessins de l'auteur, figures un peu inégales, mais souvent de bonne venue, cet ouvrage constitue une excellente documentation pour tous ceux qui désirent connaître la vie naturelle des oiseaux et s'initier sans peine à l'ornithologie.

E. CATTELAIN.

GILLHAM (E.H.) et HOME : (R C.)

The birds of the North Kent marshes
(Les oiseaux des marais le[illegible] par[illegible] nord du Kent
1 vol. 20×13 de 120 pages avec 25 photographies et 2 cartes
Edition [illegible] 1950 [illegible]

Etude bien ordonnée, le mieux résultat du savoir des auteurs et du matériel étudié (231 espèces et sous espèces). Plusieurs ouvrages ont été consacrés déjà sur les oiseaux du Comté de Kent (en particulier ceux de William B. Davis, *The birds of Kent*, 1907, et de N. F. Ticehurst, *A history of the birds of Kent*, 1909.) Mais le présent travail est le premier consacré spécialement aux marais de l'estuaire de la Tamise, région bien délimitée, qui s'étend de Gravesend à Whitstable, et joue un rôle de premier plan, comparable à celui de la baie de Somme, dans les migrations.

L'ouvrage est divisé en deux parties, d'importance d'ailleurs inégale

La première partie (65 pages) comporte une description topographique et géographique des marais de la partie Nord du Kent, elle est suivie d'une étude sur les associations typiques d'oiseaux et les mouvements migratoires.

La deuxième partie comprend la liste systématique des oiseaux identifiés (233 pages), les noms scientifiques des espèces et sous espèces mentionnées dans le texte (7 pages) et une bibliographie vraisemblablement complète (122 références) des ouvrages et notes ayant trait à l'avifaune de la région étudiée

Très utile travail, abondamment documenté et illustré de 25 bonnes photographies, sur une des plus riches avifaunes locales des Iles Britanniques.

E. CATTELAIN.

LLETGET (A. GIL)

Sinopsis de las Aves de Espana y Portugal (Trabajos del instituto de ciencias naturales José de Acosta - Madrid 1945)

Ce travail ayant été publié en 1945, nous pensons qu'il est passé inaperçu de la plupart des ornithologistes et qu'aucun critique français n'en a signalé l'existence.

Augusto Gil Lletget fut l'ami d'H. F. Witherby qu'il accompagna souvent dans ses voyages ornithologiques à travers la Péninsule ibérique. Les Espagnols ont, dans le domaine des Sciences Naturelles, trop souvent confié à d'autres la tâche de décrire les oiseaux de leur pays. Les Anglais, en particulier, s'y sont taillés la part du lion. Il est donc heureux que Lletget ait pu établir cette liste d'oiseaux qui donne leur distribution géographique dans la Péninsule et des clés permettant de les reconnaître. S'il nous semble que certains ouvrages importants ne soient pas signalés dans sa bibliographie, qui est un peu sommaire, et auraient pu amener quelques changements dans sa liste, (surtout quand il se réfère à des captures françaises aujourd'hui justement contestées) il n'en reste pas moins ; que ce travail est indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'avifaune des deux pays considérés, que le choix des espèces a été fait dans un esprit critique et objectif, et que la subspécificité de certaines, grâce un peu pensons-nous, aux travaux de H. F. Witherby, est fort instructive, en particulier pour ceux qui s'attachent aux oiseaux méditerranéens. Malheureusement les réfé-

rences françaises ne sont pas toujours excellentes; par exemple il situe le Pic vert de Sharpe sur les bords de la Garonne et non dans le Roussillon. Les écrits de Lacroix sont toujours valables pour certains et quelques erreurs se portent bien. Il semble aussi que les Pyrénées espagnoles ont été un peu négligées. Tel qu'il est, ce petit livre servira de point de départ, et son auteur est à féliciter, car il n'avait pratiquement pas de faunes locales à sa disposition.

François Hüe.

W. Makatsch

Die Vogelwelt Macedoniens
(Akademische Verlagsgesellschaft Geest und Portig, Leipzig 1950.)

Depuis les travaux fondamentaux de Krüper, de Reiser et ceux, plus récents, de Stresemann sur les oiseaux de la Macédoine, l'assèchement de lacs et de marais, le déboisement, l'apparition d'espèces nouvelles ou passées jusqu'alors inaperçues n'ont pas manqué d'amener d'importantes modifications dans la physionomie de la faune avienne de cette partie des Balkans. Les observations récentes de naturalistes anglais et allemands et en particulier celles de l'auteur lui-même qui a séjourné de 1938 à 1944 en de nombreux points du territoire, ont apporté beaucoup de faits nouveaux : aussi faut-il savoir gré à M. Makatsch d'avoir consacré un volume à l'étude du « Monde des oiseaux de la Macédoine ».

Après une description du pays et une courte histoire de son exploration ornithologique, l'auteur donne une relation détaillée de ses voyages et de ses observations. Puis il étudie les principaux biotopes et leur faune respective. D'intéressants chapitres sont ensuite consacrés : aux oiseaux dont la nidification dans la contrée paraît toute nouvelle — une quarantaine —; aux espèces méditerranéennes orientales dont l'habitat est en voie d'extension vers le Nord-Ouest ou à celles de l'Europe centrale qui tendent à gagner vers le Sud-Est si tant est qu'il ne s'agisse pas ici d'oiseaux qui, comme le Pic tridactyle, aient antérieurement échappé aux recherches. Quelques pages enfin concernent la migration, ses voies, les hôtes d'hiver et d'été, la date de leur départ et de leur arrivée.

Dans la 2e partie, de beaucoup la plus importante, chaque espèce est étudiée séparément et surtout au point de vue de sa distribution géographique et de sa nidification. Une riche documentation iconographique complète l'ouvrage : 8 cartes; 14 planches en couleurs de valeur assez inégale d'ailleurs : 10 représentent des oiseaux, 3 des œufs. En outre de nombreuses photographies montrent surtout des sites caractéristiques : on regrettera seulement que leur reproduction soit si médiocre, la plupart manquant malheureusement de netteté. Une abondante bibliographie termine le volume.

P. Engelbach.

W. Makatsch

Der Vogel und sein Ei
(Neu Brehm-Bücherei. Akademische Verlags – gesellschaft Geest und Portig, Leipzig A. Ziemsen Verlag. Wittenberg/Lutherstadt 1950)

Dans ce petit volume d'une centaine de pages sur « l'Oiseau et son œuf » l'auteur étudie l'œuf depuis sa formation jusqu'à sa

ponte et juqu'à l'éclosion du poussin. De brefs mais substantiels renseignements sont donnés sur la constitution, l'anatomie et la morphologie des œufs, sur le développement de l'embryon et sur tout ce qui a trait à la ponte, à la couvée, à la couvaison, à l'éclosion et aux poussins. De nombreuses photographies, malheureusement en noir, montrent des types d'œufs, de nids, de poussins et d'oiseaux couvant.

Ce petit manuel rendra certainement de grands services bien que le texte trop compact, sans aucune tête de chapitre, en rende la lecture peu attrayante.

P. ENGELBACH.

NICHOLSON (E.-M.)

« Birds & Men. »

(Collins-14 St. James's Place - Londres 1951 in-8°, 265 p., 83 pl. photographiques dont 42 en couleurs. Sh. 21-).

M. E.-M. Nicholson tient à l'heure actuelle une place prépondérante dans la jeune génération des ornithologues d'Outre-manche, il est de plus un fervent protecteur de la nature. Cela suffit à donner le ton de son nouvel ouvrage : « Birds & men »; premier volume de la série : « The new naturalist » touchant aux oiseaux.

Une connaissance approfondie de l'avifaune britannique, tout particulièrement sous l'angle biologique, a permis à l'auteur d'étudier d'une façon très poussée les modifications du comportement des espèces les plus communes en Angleterre devant l'emprise de plus en plus grande de l'homme et de la civilisation.

L'exposé reste toujours d'une parfaite impartialité et nous n'avons pu qu'approuver l'objectivité des remarques concernant par exemple le Freux et la Chevêche, pour lesquels il cherche surtout à faire ressortir la complexité des incidences qui ne permet pas, dans l'état actuel de nos connaissances, de se prononcer d'une façon définitive sur le fait de savoir si ces oiseaux sont plus utiles que nuisibles. Comme l'auteur le dit très justement, ce qui est vrai pour un cas donné, dans un endroit précis, à une époque déterminée, peut ne plus l'être le lendemain; gardons-nous donc de conclusions hâtives, méfions-nous des observations et des jugements superficiels, restons modestes et, loin de croire à l'infaillibilité de nos déductions, continuons à étudier et à observer.

L'auteur ne dédaigne pas de se montrer souvent spirituel, ce qui rend son livre particulièrement attrayant. Ce n'est pas un ouvrage que l'on consulte, mais un livre que l'on lit de bout en bout avec plaisir. Ce n'est pas un plaidoyer sentimental en faveur des oiseaux, mais une étude scientifique et raisonnée de leurs rapports avec l'homme en fonction des modifications apportées par celui-ci aux éléments naturels. Chaque biotope (ville, ferme, jardin etc...) fait ainsi l'objet d'un chapitre particulier.

Une abondante illustration photographique, souvent en couleurs, due en partie aux clichés du photographe anglais bien connu : Erick Hoskin, agrémente cette publication et la rapproche sous cet angle de nombreux ouvrages parus ces dernières années en Angleterre.

R.-D. ETCHÉCOPAR.

PETERS (James Lee)

Check list of Birds of the World
(Vol. VII)

(Cambridge University Press - Museum of Comparative Zoology - Cambridge Mass. U.S.A. - 318 p. in 8° - $ 6).

Dans ce septième volume l'auteur aborde les Passereaux et traite des Eurylaimidés, Formicariidés, Conopophagidés et Rhinocryptidés.
Les caractéristiques de cet ouvrage, indispensable à toute étude ornithologique générale, sont trop connus pour que nous en reparlions ici. (v. « L'Oiseau et la R.F.O. » 1949 p. 111.)
Nous avons eu peur que la guerre et ses conséquences financières n'en interrompent à tout jamais la publication. Aux dernières nouvelles, le cap difficile serait franchi grâce au généreux appui de quelques mécènes. Nous pouvons donc espérer, à nouveau, voir achever cet énorme travail, peut-être même dans un laps de temps relativement court car d'éminents ornithologistes auraient, paraît-il, accepté d'y collaborer afin d'en activer la cadence de parution, mais il faut encore prévoir une demi douzaine de volumes.
Nous souhaitons que les nouveaux collaborateurs feront prévaloir, dans ces volumes à venir, une classification plus proche des conceptions européennes sur la séquence des espèces.

R.-D. ETCHÉCOPAR.

PRESTWICH (Arthur A.)

Records of Parrots bred in captivity. Part I : Lories and Lorikeets
(Arthur A. Prestwich - Chelmsford Road - Southgate - Londres N. 14 32 pages in 8° - Shillings : 7/6).

On sait que Mr. A.-A. Prestwich s'est attaché à nous donner la liste complète et commentée de tous les Psittacidés élevés en captivité.
Après en avoir relevé la liste par pays : Angleterre, U.S.A. et France, il regroupe cette fois tous ses travaux de compilation pour en tirer la liste complète classée systématiquement. Ce premier fascicule traite des Loris.
Même plan général que les autres ouvrages déjà analysés par nous (v. « L'Oiseau et la R.F.O. » 1950, p. 88 et 1951, p. 78), même présentation, même conscience dans la recherche et la sincérité des citations.

R.-D. ETCHÉCOPAR.

YEATES (G.-K.)

« Flamingo City »

(Country Life Ltd. - 2-10 Tavistock Street - Londres W.C. 2 - in-4° 210 p., 6 pl. photo. en couleurs, 32 pl. en noir - Sh. 25-).

Contrairement à ce que son titre pourrait laisser supposer « Flamingo city » n'est pas une simple réplique de l'ouvrage déjà bien

connu : « Les Flamants en Camargue » d'un autre membre de notre Société, M.-E. Gallet, dont nous avons parlé en 1949 (p. 223).

M. Yeates connaît trop bien notre Camargue et tout ceux qui s'y intéressent de près pour tomber dans cette erreur. En fait c'est une version toute nouvelle dans laquelle l'auteur traite non seulement des Flamants, mais aussi de tous les oiseaux qu'il a pu observer dans cette région favorite des ornithologistes.

Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer dans ce livre des images ou du style simple mais charmant par lequel l'auteur nous communique son enthousiasme pour tout ce qui touche à notre Provence. On sent dès les premières lignes qu'elles ont été écrites par un grand amoureux de la nature en même temps que par un très fin observateur. La lecture en est si attrayante qu'on oublierait presque les photographies qui sont pourtant l'objet principal de ce travail si l'on en croit la profession de M. Yeates. Elles sont en général excellentes et même celles en couleurs sont assez heureusement reproduites.

Comme M. Gallet, avec lequel il nous dit avoir beaucoup collaboré, l'auteur termine par un chapitre détaillé sur la biologie du Flamant.

R.-D. Etchécopar.

Third annual reports of the : « Severn Wildfowl Trust. » 1949-1950 (Country Life Ltd. - 2-10 Tavistock Street-Londres W.C. 2 - in 4° 130 p., 4 pl. en couleurs, 24 pl. en noir - Sh. : 10/6).

Un simple coup d'œil sur cette publication suffit pour faire deviner l'immense succès de cette entreprise dont nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler dans notre Revue. Il y a trois ans à peine que les premiers travaux étaient commencés sous la direction de M. Peter Scott pour créer un centre d'observation ornithologique à l'estuaire de la Severn. La lecture de ce rapport confirme les magnifiques et rapides progrès réalisés depuis : plus de 3.000 membres; une collection d'Anseriformes presque unique avec des bêtes rarissimes comme ce couple de Bernaches des Hawaï *Branta sandwicensis* (dont on ne connaît guère plus d'une quarantaine de spécimens vivants tant à l'état sauvage qu'en captivité); 10.000 visiteurs; une expédition scientifique dans le Grand Nord canadien, tels sont les résultats obtenus en ce court laps de temps.

En fin de rapport, M. Peter Scott nous donne une rapide revue des Cygnes et des Oies sauvages de Grande-Bretagne, illustrée de quatre planches en couleurs dues à son talent, mais dont le tirage n'est malheureusement pas très fidèle.

R.-D. Etchécopar.